

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

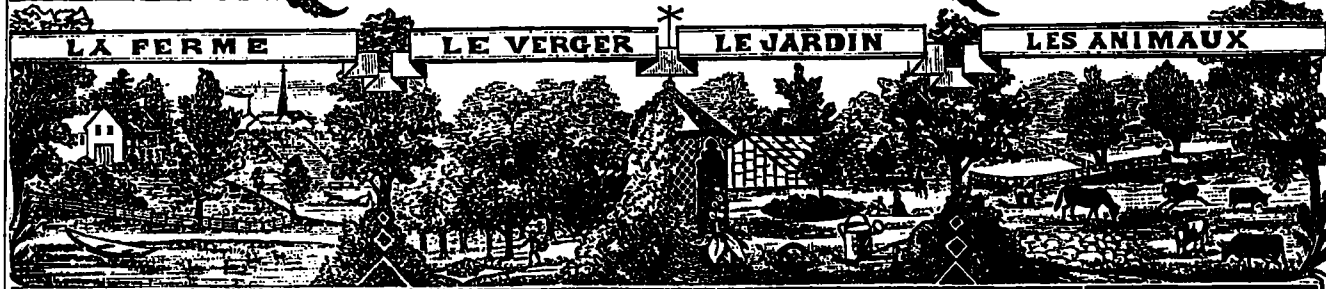
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA REVUE AGRICOLE



Vol. 1.

ST. HYACINTHE, AOUT 1875.

No. 4.

Éditeur - Propriétaire : M. A. KÉROACK.

SOMMAIRE :

	PAGES.		PAGES.
1.—Ferme bien tenue et Ferme mal tenue (gravure).....	49	9.—De la Production des Sexes	57
2.—Les Foins.....	50	10.—Plan d'une Eglise en Bois (gravures)	58
3.—Fauçage des Blés et leur mise en moyettes.....	50	11.—Communication	60
4.—Les Engrais Domestiques	50	12.—Notes Editoriales.....	60
5.—Exhibition Agricole et Horticole de Montréal.....	51	13.—D'un lecteur de la Revue.....	60
6.—Aux Abonnés de la Revue	51	14.—Embarcation de Rivière (gravure) ...	61
7.—De la Vache laitière Système Guénon (gravures)	52	15.—Le Musée Lechevalier.....	62
8.—Communication	58	16.—La Chrysome de la pomme de terre	62
		17.—Membres du Conseil d'Agriculture, Province de Québec	64
		18.—Un nouveau Ciment.....	64

Pour tout ce qui a rapport à la rédaction, aux abonnements, etc., adressez toujours comme ci-dessous :

LA REVUE AGRICOLE,

St-Hyacinthe, P. Q.

BUREAUX A LA LIBRAIRIE DE

M. A. KÉROACK, coin des Rues Cascades et Sainte - Anne,

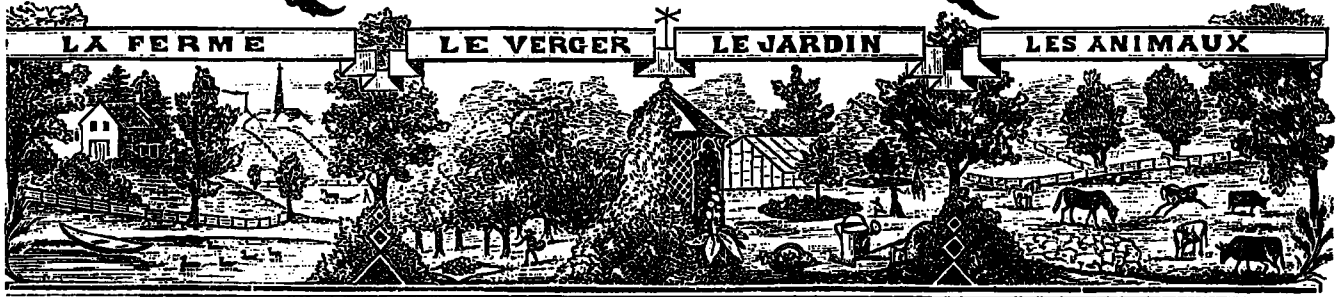
PRIX de l'ABONNEMENT à la "REVUE AGRICOLE,"

Journal sérieux, pratique, illustré, et l'organe des Cultivateurs de la Province de Québec, Paraissant tous les mois.

\$1.00 franc de port, invariablement payé comptant.

C'est le premier Journal de ce genre dans la Province de Québec.

LA REVUE AGRICOLE

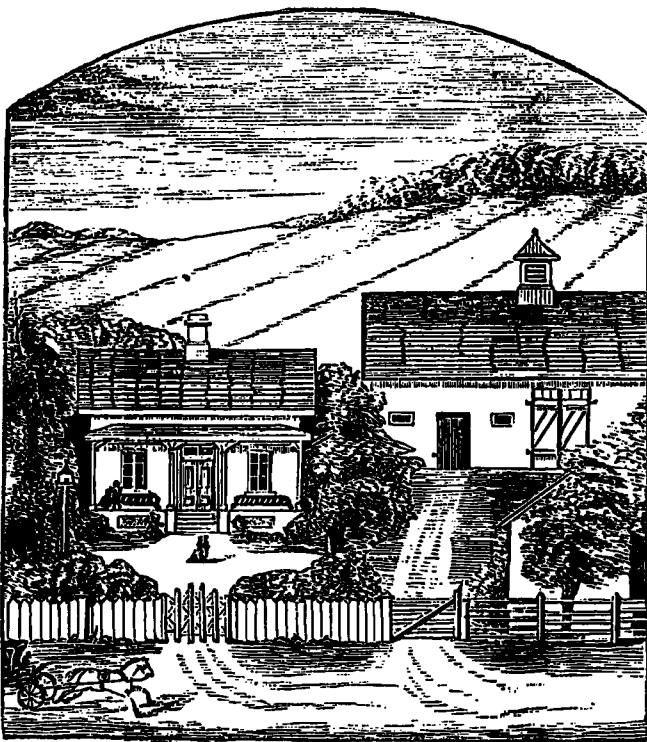


Vol. I.

ST. HYACINTHE, AOUT 1875.

No. 4.

Éditeur - Propriétaire : M. A. KÉROACK.



Ferme bien tenue.



Ferme mal tenue.

On a écrit des volumes sur les avantages incalculables d'une ferme bien tenue ; tout le monde reconnaît l'économie de temps et d'argent, résultant de l'ordre et du travail fait à propos pour l'entretien d'une ferme et ses dépendances. Ce qui n'empêche pas, chose étonnante, qu'on n'en tienne nullement compte dans beaucoup d'endroits. A quoi cela est-il dû ? à un manque de goût pour quelques-uns, et à la paresse pour une foule d'autres, qui, par-dessus le marché, protestent d'avoir trop de besogne sur les bras, tandis que la moitié du temps, ils sont d'un bord ou de l'autre à flâner ou se plaindre de leur sort.

Nous avons dans nos cartons plusieurs articles traitant des

avantages immenses attachés à l'agriculture comme état, et d'autres traitant de la manière pratique d'en tirer le meilleur parti possible.

C'est pourquoi nous avons voulu faire précéder ces articles par la gravure ci-dessus, espérant faire comprendre du premier coup d'œil la différence énorme des deux systèmes : l'un conduisant au succès, et l'autre à une ruine inévitable. L'un donne la satisfaction, l'autre le déboire. Il faut choisir ; pour les cultivateurs actifs, économes et aimant surtout leur état, le choix n'est pas douteux, et je n'avance rien de trop en ajoutant que tous les abonnés de la *Revue* appartiennent à cette dernière classe.

LES FOINS.

De toutes parts, on travaille maintenant à la récolte du foin. Dans le haut de la province, le rendement sera peu considérable, les pousses étant claires et courtes, conséquence de la sécheresse du mois de mai. Dans les environs de Québec et plus bas, la récolte sera meilleure, mais cependant au-dessous d'une année ordinaire.

Il fait peine de voir le cultivateur se donner tant de fatigues pour un si maigre résultat. La faux se promène souvent sur un arpent entier de prairie pour recueillir à peine plus de cent bottes de foin de qualité médiocre; car, quand les graminées souffrent dans leur venue, les feuilles sont petites et rares et les tiges dures et très-pauvres en principes nutritifs. On ne devrait jamais récolter moins de 250 à 300 bottes de foin à l'arpent. Pourquoi ne les obtient-on pas? Parce que le grand mal de la culture canadienne se montre ici comme ailleurs: on embrasse trop, et les opérations sont mal faites. Si le cultivateur savait mieux calculer, il verrait qu'il lui serait beaucoup plus avantageux de bien soigner un seul arpent de terre pour y récolter 300 arpents de bon foin, que d'en parcourir trois arpents pour en recueillir la même quantité et d'une qualité inférieure. Ajoutons qu'une pièce de terre une fois améliorée continuera pendant des cinq et six ans à rendre ce qu'on lui aura donné.

Le foin, qu'on le remarque bien, est la base de toute agriculture bien entendue. La culture des céréales ne rémunère pas toujours; le foin ne manque jamais de payer amplement. Avec bien du foin, on entretient un nombreux bétail; avec bien des animaux, on a beaucoup d'engrais, et avec beaucoup d'engrais, les récoltes ne manquent jamais. Tout fermier intelligent doit donc songer avant tout à se former de bonnes prairies. On sème presque toujours la graine de foin, mil et trèfle, avec une céréale au printemps; ce procédé réussit d'ordinaire lorsque la terre a été bien préparée pour la céréale, et lorsqu'on ne ménage pas trop la graine. Car, de cette façon, une proportion assez forte de la graine manque toujours à la levée ou périt ensuite par le défaut d'air ou de lumière.

Il est un autre mode de former des prairies qu'on emploie en plusieurs endroits avec beaucoup d'avantages: c'est le semis d'automne sur chaume de l'année même. Voici comment on procède:

Le blé, orge, avoine, etc., de la pièce que vous voulez mettre en prairie ayant été enlevé, vous répandez aussitôt sur tout le champ une bonne couche de fumier, disons de 40 à 50 voyages, vous labourez de suite, hersez soigneusement, semez votre graine et passez le rouleau. Semé ainsi au commencement de septembre ou à la fin d'août, votre foin couvrira déjà la terre lorsque viendront les gelées, et dès l'année suivante vous en aurez une abondante récolte.

Tentez ce procédé, et vous en serez certainement satisfait.

Fauchage des Blés et leur mise en Moyettes.

De tous les travaux agricoles, le plus important, et celui qui préoccupe le plus les cultivateurs, est la moisson. La rareté et le prix de la main-d'œuvre la rendent souvent difficile, et le retard que cela occasionne fait éprouver des pertes de grains considérables.

La faux est l'instrument qui doit servir à abattre les blés. Il serait étrange de couper les prairies à la faucille, au volant et à la sape. Les instruments, d'un emploi bien plus pénible, et faisant un travail très lent, ne doivent pas servir davantage à la récolte des céréales.

Le fauchage étant admis, il est nécessaire de prématurer les blés. Il faut couper les froments lorsque leur tige présente encore une légère teinte verdâtre, et que le grain peut être ouvert facilement avec l'ongle. Le faucheur, avec une faux armée d'un râteau, fait tomber le froment sur celui qui reste debout; l'opération du fauchage en-dehors est préférable à celle du fauchage

en-dehors. Une femme ou un enfant suit chaque faucheur pour faire la gerbe, et un homme la lie aussitôt. Il n'y a pas à redouter de serrer de l'herbe verte dans les gerbes, et de les lier, mêmes humides. Mises en moyettes, elles séchent parfaitement, et c'est du regain que l'on recueille.

Après avoir lié une certaine quantité de gerbes, il faut, dans la journée même, procéder à leur mise en moyettes. Celles-ci sont faites par un homme et une femme, ou un enfant, et se composent d'un certain nombre de gerbes. L'ouvrier doit les déposer sans monter sur la petite meule, la couvrir de trois gerbes liées ensemble, et se servir, pour les déposer, d'une échelle. Les gerbes, même mouillées, séchent parfaitement, et les grains prématurés s'assimilent tous les principes nutritifs contenus dans les tiges, ils augmentent tout le volume, out de la maip, donnent plus de farine et moins de son que si on les eût laissés en javelles sur le champ. En fauchant les blés, qui ont dû toujours être roulés au printemps, on récolte un huitième au moins de plus de paille, et on a un grain de meilleure qualité et plus pesant.

L'orge et l'avoine, à l'opposé des froments, demandent à être très-sèches avant d'être mis en gerbes. Mais il faut aussi les faucher de bonne heure avant leur complète maturité. La science fournit des renseignements précieux à cet égard, et prouvent qu'une récolte se modifie avec l'âge d'une manière désavantageuse, et qu'une diminution de matières azotées, c'est-à-dire nutritives et augmentation de cellulose, qui l'est moins quand on retarde la récolte.

A tous ces avantages que présente le fauchage des blés prématurés et leur mise en moyettes, il faut y joindre encore celui de les mettre plus vite à l'abri des orages, de donner plusieurs jours d'avance aux labours d'automne, et de rendre le battage plus facile.

Ainsi donc, cultivateurs intelligents, tâchez de mettre en pratique ces bons principes qui vous donneront de bons résultats; ne faites pas comme la plupart de ceux qui ne se donnent pas la peine de lier leur blé ni de les mettre en moyettes quelque temps avant de l'engranger. Si ce procédé n'avait pas les avantages que je vous signale, il ne serait pas en usage depuis si longtemps dans les pays avancés en agriculture.

H. AUDRAIN.

LES ENGRAIS DOMESTIQUES.

Utiliser à l'avenir des matières fertilisantes que le plus souvent on a répandues ça et là au grand détriment de la santé publique, ce sera procurer à l'agriculture de nouvelles et immenses ressources, et travailler à développer la richesse, le pays et le bien-être de chaque famille. Nous serions trop riches, si nous ne perdions une seule parcelle d'engrais. Je crois donc utile de publier cet article qui, déjà dans d'autres pays, a fait des travaux importants sur l'engrais humain.

La terre ne peut donner qu'autant qu'on lui restitue les éléments fécondants enlevés par chaque récolte. Donc nécessité de beaucoup d'engrais. En dehors du fumier de ferme exposé aux lavages des pluies comme aux évaporations solaires, et dont la fabrication laisse tant à désirer trop souvent, n'y a-t-il donc pas moyen d'y remédier? Certes, si nous avons sous la main, gratuitement, un immense approvisionnement de matières fertilisantes, et n'en profitons, les perdre, ce serait diminuer notre ration de pain quotidien.

En Canada, l'engrais humain, utilisé soigneusement, pourrait à lui seul féconder des millions d'arpents. On a calculé que 36 millions d'habitants fournissent 18 millions de tonnes d'engrais, représentant 185 millions d'hectolitres de blé. C'est une valeur fertilisante d'un demi-milliard. Cessons de le gaspiller. Faisons dans notre province ce que les habitants de la Flandre Française, de l'Artois, de Brabant, de la Campine Belge et

Hollandaise pratiquent déjà. Créons le laboratoire à engrais. Comme eux, sachons nous placer au-dessus d'un mesquin préjugé de répugnance, et soyons convaincus que là est une des sources principales de la prospérité publique, ainsi que du bien-être individuel. Tous ceux qui aiment vraiment leur famille et leur patrie ne doivent négliger aucune occasion d'améliorer l'héritage paternel et d'enrichir le pays.

§ 1. *Énumération des engrais domestiques.*—En dehors du fumier, le commerce ne peut livrer que des poudres, éléments reconstitutifs des récoltes : les phosphates, la potasse, l'ammoniaque. Le guano, un de leurs composés, se paie le même prix que le pain : 3 cts la livre. Or, nous retrouvons chez nous tous ces éléments précieux.

1. Os brûlés au foyer ou concassés (donnent les phosphates.)

2. Cendres, suies, eaux de lessives ou de toilette (fournissent la potasse.)

3. Laines, déjections, animaux morts (représentent, outre l'ammoniaque, le plus riche composé de substances minérales, végétales et animales connues.)

4. Épluchures, balayures, débris de cuisine, eaux de lavages, débris de végétaux, feuilles, pailles (donnent l'élément spongieux de fermentation.)

5. La chaux enfin ou le plâtre, qu'on a partout à bas prix, et même les plâtres concassés (fournissent tout à la fois un engrais, un corps absorbant des liquides, et surtout un désinfectant.)

§ 2. *Laboratoire à engrais.*—1. Le laboratoire à engrais consiste tout simplement à établir à portée de chaque habitation un petit réduit composé d'un tonneau hors de service, garni de terre glaise à l'intérieur et enfoui dans le sol, et d'un abri formé de quatre perches et de quelques planches, ou même de paillassons reliés par une plante grimpante. La moitié de l'ouverture du tonneau est placée à l'intérieur du réduit et garnie d'une lunette. L'autre moitié extérieure est recouverte d'une planche mobile; elle reçoit le ruisseau des eaux de cuisine, de lessive ou d'étable. Par là, à l'aide d'une écuille en bois, emmanchée d'un bâton, on peut puiser après mélange d'eau et de barbotage, sans souillure manuelle, soit pour l'arrosage direct des légumes, soit pour l'arrosage du compost.

2. Installer, à proximité du réduit, le dépôt des corps secs et solides (os, cendres, suies, épluchures, balayures, débris de toutes sortes, etc.); les arroser à l'aide du liquide du tonneau, en complétant l'absorption à l'aide de la chaux, du plâtre ou des plâtres, ou même de la terre qui a servi à faire la fosse. Remuer et soulever de chaux ou d'un peu de terre pour éviter tout dégagement d'odeur. Chaque semaine renouveler l'appart des débris et l'arrosage de chaque couche nouvelle.

§ 3. *Emploi de l'engrais domestique.*—1. L'emploi est de deux sortes : 1. À l'état liquide, au fur et à mesure de la production, additionnée d'eau. C'est l'arrosage maraîcher des légumes, ou du terrain préparé pour plantation en semence. 2. À l'état solide : le compost des débris de ménage, le fumier de ferme, arrosé par les eaux venues du laboratoire à engrais. Dans le premier cas (arrosage liquide), les cendres et autres débris peuvent être mélangés directement dans le tonneau pour épaissir le liquide, ou conservés pour être semés à la volée sur les trèfles, pois, oignons, carottes, navets, etc. Par ces moyens simples, les agriculteurs peuvent quintupler la force productive de leur fumier de ferme; le petit cultivateur, le propriétaire d'un jardin peuvent se dispenser d'acheter des engrais.

Avis à MM. les Instituteurs.—Il appartient spécialement à MM. les Instituteurs, en suivant cette méthode si simple, qu'ils installent dans leurs jardins d'école le laboratoire à engrais; ils donneront aux enfants l'habitude de la propreté, et obtiendront dans leurs jardins une bonne récolte en légumes, fruits et fleurs. Les profits qu'ils en tireront leur vaudra promptement des imitateurs.

Avis aux Municipalités.—Les municipalités peuvent 1. favoriser et faciliter l'établissement dans l'école d'un système si peu coûteux et si utile; 2. disposer des décharges publiques de façon à en faire de vrais dépôts d'engrais; 3. faire tourner au profit de tous l'incurie de quelques-uns et préserver leur commune des épidémies et épizooties. Pour cela, le fossé dans lequel se déchargent les ruisseaux putrides du village doit être interrompu par deux ou trois puisards dans lesquels les débris, des feuilles ou des balayures déposées s'imbiberont de purins et des eaux ménagères apportées par le ruisseau; ou encore, plus économiquement, ce fossé sera creusé, en y ménageant, de distance en distance, des batardeaux en terre, moins élevés que les bords. L'eau corrompue, quelque soit son courant, déposera alors forcément les saletés en suspension; et ces auges successifs seront promptement et régulièrement remplis d'engrais fertile, qui pourra être vendu, en ne laissant plus écouler au cours d'eau potable ou à l'abreuvoir qu'un liquide presque épuré.

H. AUDRAIN.

Aux Abonnés de la "Revue".

Nous avons des abonnés dans presque toutes les paroisses de la Province de Québec. Nous les prions spécialement de faire connaître *La Revue Agricole* à tous les cultivateurs de progrès de leur connaissance; nous sommes convaincus qu'ils s'empresseront de se procurer cette publication spéciale, qu'ils la patroniseront en s'y abonnant de suite afin de s'en procurer toute la file.

Rien n'est plus facile pour s'abonner; adressez comme suit votre demande dans une lettre enregistrée contenant une piastre :

LA REVUE AGRICOLE,

ST-HYACINTHE, P. Q.

Vous recevrez tous les numéros déjà sortis jusqu'à avis contraire, car les abonnements datent toujours du premier Mai de chaque année.

Nous profitons de cette circonstance pour remercier plusieurs curés qui ont bien voulu recommander chaleureusement *La Revue Agricole*.

Exhibition Agricole et Horticole de Montréal.

Nous venons de recevoir la liste des Prix offerts à cette Exhibition, qui aura lieu les 9 et 10 Septembre prochain. Les exhibitions de cette société sont renommées par la qualité supérieure des produits exhibés.

N'ayant pas d'Exposition Provinciale cette année, nous recommandons à tous les cultivateurs qui veulent profiter des succès et de l'expérience des autres de visiter cette Exhibition, ils en tireront plus de profits qu'à une Exposition Provinciale, sous plusieurs rapports.

La culture des fleurs et celle des légumes sont pratiquées sur une haute échelle à Montréal, et dans les environs. Les jardiniers de ces endroits qui se font un revenu de deux à trois mille piastres en ne cultivant que quelques arpents de terre, ne sont pas rares. Ainsi en voyant leurs produits et leur mode de cultiver on pourra profiter avec avantage d'une visite à l'exposition d'un endroit aussi avancé que l'est Montréal.

Aux Expositions Provinciales, les départements de l'Industrie et des animaux sont des plus complets ordinairement, mais le département agricole l'est bien peu, proportion gardée.

De la Vache Laitière (Système Guénon.)

Dans le numéro du mois de mai, j'ai indiqué à nos lecteurs, les moyens d'arriver à produire de bonnes vaches laitières, j'ai parlé des qualités de la sous-race canadienne, des moyens de l'améliorer et de l'avantage que produirait l'emploi rigoureux de la méthode Guénon, car il ne faut pas perdre de vue que la vache laitière est une des plus précieuses ressources de l'agriculteur, et par conséquent il doit s'efforcer de la connaître parfaitement et l'entretenir d'une manière profitable.

Dans certaines contrées, la vache partage avec l'homme les pénibles travaux des champs ; elle alimente partout de son lait bienfaisant le ménage du pauvre comme celui du riche, c'est elle qui, de tous les animaux domestiques soumis à l'homme est aujourd'hui indispensable. Plusieurs savants naturalistes nous ont laissé d'excellents écrits sur la race bovine en général, et sur la vache laitière en particulier, mais tous ces écrits abondent surtout en descriptions anatomiques et physiologiques.

Il est vrai qu'ils ont enrichi la science de quelques préceptes utiles, mais ils n'ont pas révélé les caractères propres de la vache bonne laitière. Le système Guénon n'a même pas été soupçonné par eux : c'est ce qui fait que sa méthode est aussi neuve pour le fond que pour la forme.

De l'espèce bovine en général.

Avant d'aborder les descriptions particulières, je crois utile de jeter un coup d'œil sur les bêtes à cornes en général, en ajoutant quelques observations nouvelles sur la production laitière, principal objet de cette méthode.

Bien que tous les naturalistes soient d'accord pour admettre l'influence qu'exerceront sur le produit de l'accouplement les qualités ou les défauts du mâle et de la femelle, ce point essentiel n'a été que trop négligé dans la pratique par les habitants des campagnes, qui en général, ne sont pas suffisamment éclairés sur leurs véritables intérêts. Tout en cherchant à conserver les races pures et les améliorer, il font au hasard les accomplissements, et donnent à une vache d'une classe un taureau d'une autre classe et vice versa, d'où il résulte un produit métis toujours inférieur d'un ou de plusieurs ordres à la classe de leurs auteurs.

Les expériences de Guénon faites à ce sujet pendant plus de 35 années consécutives, ont démontrées qu'un taureau de haute taille et de 1er ordre, accouplé avec une vache de taille et d'ordre inférieur, donne un produit plus fort et d'un ordre supérieur à la mère ; tandis que, si on accouple une vache de taille et d'ordre supérieurs avec un taureau d'ordre inférieur, on n'obtiendra qu'un produit inférieur quant au rendement lactifère.

Ainsi donc, un taureau de 1er ordre, à quelque classe qu'il appartienne, allié à une vache d'ordre inférieur, donnera un produit supérieur à la mère, et le descendant sera toujours meilleur, lorsque, dans chaque classe, on choisira pour les allier deux sujets de premier ordre. Si au contraire, on accouple des individus de classe et d'ordre différents, il en résultera un produit, qui le plus souvent n'appartiendra ni à la classe du père, ni à celle de la mère, c'est ainsi qu'apparaît la *batardise*, qui conduit les races à une prompte dégénération.

Des bâtards.

Chaque classe a ses bâtards, c'est-à-dire des individus qui, quoique ayant quelque ressemblance avec les premiers ordres de leurs classes, en diffèrent néanmoins pour le rendement en lait, et c'est cette ressemblance fatale qui, pour les demi-connaisseurs, est une source d'erreurs continuelles. J'indiquerai à la fin de chaque classe, les signes auxquels on peut reconnaître les vaches *bâtardes*.

De l'utilité de la Méthode Guénon, et des signes caractéristiques qui en sont l'objet.

Il est donc très-essentiel de ne faire saillir les vaches que par des taureaux de bonne qualité. Mais comment les connaître ? Voilà à quoi la méthode Guénon va répondre.

Les signes caractéristiques sont les mêmes chez les mâles que chez les femelles. Ils sont seulement moins développés chez les mâles, mais, en apportant les soins et l'attention nécessaires, en consultant les planches qui accompagnent la classification, on les discernera sans peine. Les signes sont extérieurs, indépendants de la couleur du poil et de la structure des animaux. Comme je l'ai déjà dit, l'animal vient au monde avec les signes à l'aide desquels on reconnaît sa bonne ou sa mauvaise nature. Dès le premier jour de sa naissance ils sont apparents. Le poil de l'écusson est contonneux, et soyeux sur les bords, il se développe et s'élargit dans les mêmes proportions que le reste du corps, il facilite la connaissance de l'individu quelque soit son sexe, et peut guider avec certitude l'éleveur sur la valeur de l'élève qu'il voudra conserver.

Désormais, j'espère que dans les campagnes on séparera sans peine le bon bétail du mauvais et on n'élèvera que des animaux particulièrement aptes à l'engraissement, ou à devenir d'excellentes laitières.

Si les cultivateurs canadiens tiennent compte du système Guénon, la production du lait doublera et triplera, celle du beurre et du fromage avec elle, l'économie ménagère et la santé publique y auront gagné grandement.

Dans ce que je viens de dire il n'y a rien d'exagéré, parce qu'en réalité cette méthode, toute simple qu'elle est, sera pour la société d'un intérêt tellement considérable que je ne saurais moi-même l'exprimer.

La faculté laitière d'une vache est en raison de l'étendue de son écusson, Guénon, a imaginé une classification pour remplacer le mesurage du pis, on tient compte des formes qui elles aussi sont en raison de l'étendue. Toutes ces variétés de formes peuvent être ramenées à dix types différents ou dix classes qui se subdivisent en 6 ordres dans chaque classe.

Quoique les formes soient différentes, le 1er ordre de chaque classe est équivalent, il faut voir de très près la figure de l'écusson, la nature du poil, de la peau et de la sécrétion sébassée.

Le poil doit être court, fin, serré et soyeux ; la matière qui recouvre la peau doit être abondante, jaune et imitant le son.

De la classification.

Des vaches de différentes tailles peuvent avoir des écussons semblables, mais pour fixer les idées, l'auteur a divisé les vaches en haute taille 600 à 700 livres (chair nette,) moyenne taille 400 à 500 livres et en petite taille 200 à 300 livres. En outre les vaches arrivent à produire la quantité de lait indiquée par sa taille, sa classe et son ordre, suivant les conditions de nourriture auxquelles elles sont soumises.

Les classes ou familles d'après le système Guénon, représentées par les écussons, sont reparties comme il suit et désignées ainsi :

Vaches de la 1 ^{ère} classe	Vaches	flandrines.
— de la 2 ^{me}	“	—	flandrines à gauche.
— de la 3 ^{me}	“	—	lisières.
— de la 4 ^{me}	“	—	courbes lignes.
— de la 5 ^{me}	“	—	bicornes.
— de la 6 ^{me}	“	—	doubles-lisières.
— de la 7 ^{me}	“	—	poitevines.
— de la 8 ^{me}	“	—	équerrines.
— de la 9 ^{me}	“	—	linousines.
— de la 10 ^{me}	“	—	carrésines.

Par le moyen de gravures intercalées dans le texte, et du tableau des rendements pour chaque classe et

chaque ordre, nos lecteurs pourront plus clairement se familiariser avec le système et assigner le produit quotidien de leurs vaches.

Comme on le voit chaque classe à son écusson de forme particulière, et 6 ordres principaux qui varient avec de simples modifications dans les dimensions.

Le climat, la nourriture et la saison exercent naturellement une influence plus ou moins favorable; mais partout les vaches des premiers ordres de dix classes sont toujours les meilleurs et les plus productives: la quantité du lait va sans cesse en décroissant depuis les premiers ordres jusqu'aux derniers. En outre des 6 ordres principaux, il existe 2 ordres supplémentaires, le 7^{me} et le 8^{me} qui se rencontrent peu souvent et sont mis en dehors de la classification parce que leur rendement est presque nul. Il y a aussi quelquefois des croisements de lisières et flandrines à gauche; d'autrefois de lisières et de bicornes, mais ils n'existent que dans certaines races.

On trouve des bâtardes dans toutes les classes: quelquefois elles sont grandes laitières, mais dès qu'elles sont pleines, elles ne donnent plus de lait, il faut donc s'étudier à bien les connaître (voir la dernière figure de chaque classe).

Avant de passer à la description des diverses classes, il est indispensable de connaître celle des épis.

Description des épis.

Les épis sont de deux espèces, les uns de poils *montants*, les autres de poils *descendants*. Les premiers forment des petits sillons qui tranchent sur le poil descendant; les 2^{mes} affectent la forme ovale. Chacun de ces épis, a une signification bien tranchée.

Ils sont au nombre de sept; cinq figurent sur l'écusson; les deux autres sont en dehors. Leur signification et leur valeur varie avec leur étendue, la position qu'ils occupent et la direction de leurs poils *montants* ou *descendants*.

Nomenclature des Epis.

Les noms dont s'est servi l'auteur seront compris de tout le monde, parce qu'ils ont quelque rapport avec les formes, les attributions ou les emplacements des épis qu'ils désignent.

L'emplacement des épis, comme celui des écussons, se trouve à la partie postérieure de l'animal, soit à côté, soit entre les organes de la génération et de la sécrétion lactifère.

No. 1.—Epi Ovale.

L'épi ovale figure dans l'écusson, il est situé de chaque côté de la partie postérieure du pis, un peu au-dessus des deux trayons de derrière; il a la forme ovale, son poil *descendant* et fin, se distingue par sa teinte et ses reflets plus blancs que ceux du poil de l'écusson, qui est *montant*. Cet épi se rencontre dans toutes les classes et tous les ordres, avec des dimensions plus ou moins grandes. Pour la quantité du lait il n'a qu'une importance secondaire. Les épis qui sont réguliers, petits et formés du poil le plus fin, sont en général l'indice d'une qualité supérieure. Les épis larges, et dont les ovales irréguliers sont d'un poil gros et long, indiquent une qualité inférieure.

Il faut tenir compte de la forme, la place, l'étendue et la nature des épis, car ils influent notablement sur la quantité et la durée du lait.

No. 2.—Epi fessard.

L'épi fessard est en dehors de l'écusson et situé sur les fesses de l'animal, à droite et à gauche de la vulve, à laquelle il adhère un peu par le haut; son poil est *montant*, et ses proportions sont généralement de deux pouces de hauteur sur $\frac{1}{2}$ de pouce de largeur. Quand il ne dépasse pas ses proportions et qu'il est recouvert d'un poil fin et soyeux, il indique la propriété qu'à l'animal de conserver son lait, s'il est plus grand et d'un poil gros hérissé, il annonce une prompte disparition du lait et

par conséquent un mauvais indice. Il ne se trouve pas dans la première classe.

No. 3.—Epi babin.

Il apparaît dans l'écusson, il est placé verticalement à droite ou à gauche, il forme une raie tombante au-dessous et le plus ordinairement à gauche de la vulve, à laquelle il adhère par le haut; et souvent des deux côtés à la fois. Il est formé de poils *descendants*, sa forme est allongée, ses proportions véritables, il se trouve dans les 2 premières classes. Sa présence est un symptôme de dégénérescence.

No. 4.—Epi vulvé.

L'épi vulvé ne se rencontre que dans la 1^{ère} classe: il figure dans l'écusson et est situé au-dessous de la vulve. Sa forme est ronde dans le bas, ou simule une fourche. Ses proportions d'un pouce de haut sur 1 pouce de large et quelques lignes: son poil est *descendant*, et se distingue par son lustre blanc. Il annonce un rendement moindre en lait.

No. 5.—Epi bâtard.

L'épi bâtard présente la forme d'un œuf; sa surface est d'environ 4 pouces de hauteur, sur $2\frac{1}{2}$ de largeur. Il est situé dans l'écusson qui l'encadre, son poil est *descendant*, d'un lustre plus blanc que l'écusson.

Il ne se rencontre que dans la 1^{ère} classe et annonce une réduction très-sensible dans le rendement en lait.

No. 6.—Epi cuissard.

Cet épi se trouve ordinairement sur le plat intérieur et au fond des cuisses de l'animal. Il empiète sur l'écusson, son poil descend et forme un angle rentrant. On le voit quelquefois à droite et à gauche, et, dans ce cas, sa forme n'est pas toujours régulière.

Il signale une absence partielle de sécrétion des glandes mammaires. Il se rencontre dans toutes les classes et tous les ordres.

No. 7.—Epi jonctif.

L'épi jonctif se distingue par un poil montant, doux et soyeux; il représente une flèche dont la pointe est en bas il rejoint la vulve, à laquelle il adhère par une ligne verticale qui longe la jonction des deux fesses.

Cet épi, qui annonce la quantité et la durée du lait, ne se rencontre que rarement, et seulement dans les classes où l'écusson ne s'étend pas jusqu'à la vulve.

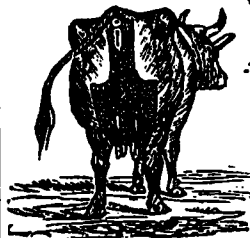
Maintenant que j'ai décrit les écussons et les épis, c'est-à-dire l'ensemble des signes caractéristiques de la production lactifère, je passe à la classification générale des animaux de la race bovine.

Cette classification est la mise en pratique de la méthode; je vais tâcher de la rendre claire et précise pour que tout le monde puisse la mettre facilement en usage.

1^{ÈRE} CLASSE.—Caractères des flandrines.

Par flandrines on entend un écusson montant à partir du milieu des 4 trayons dans toute la partie postérieure. prend en dedans et en dessous des deux jarrets, déborde le long des cuisses en se resserrant jusqu'au dessus de la vulve.

1^{er} CLASSE.—1^{er} Ordre.



Dans le premier ordre, l'écusson doit avoir trois à quatre pouces de largeur de chaque côté de la vulve selon la taille, il a deux épis ovales de poils descendant sur le pis. La peau doit être d'une couleur jaune indien, très-simple, le poil fin et parsemé de taches noires et rouges.

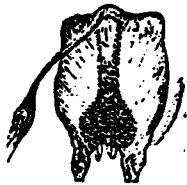
Les flandrines sont les plus productives et les plus abondantes en lait. Les vaches de cet ordre ne tarissent pas si on continue de les traire.

1re CLASSE.—2me Ordre.



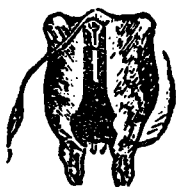
Les marques de cet ordre ressemblent parfaitement à celles du premier ordre. Elles ont en outre un petit épi de poil descendant, nommé (babin), qui est situé sur le côté de la vulve et au dessous. Il indique une diminution du produit de deux et trois pintes de lait. Cet ordre ne porte qu'un épi ovale.

1re CLASSE.—3me Ordre.



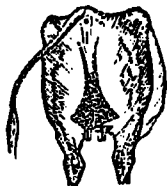
L'écusson diminue en largeur et en hauteur, il a un épi vulvé, formant un demi-rond sous la vulve de poils descendants. Quelquefois un épi ovale à gauche au-dessus des trayons.

1re CLASSE.—4me Ordre.



Lacune au delà des cuisses, l'épi se difforme au plat des cuisses, de là épi cuissard formé de poils descendants. La partie montante n'est pas aussi large que dans les précédents.

1re CLASSE.—5me Ordre



L'écusson de cet ordre est encore plus resserré à la partie supérieure au dessous de la vulve, il a un épi vulvé très-grand et deux épis cuissards.

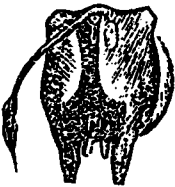
1re CLASSE.—6me Ordre.



L'écusson est encore plus resserré que le précédent, épi vulvé très considérable partie descendante avec épi rétréci. Quelquefois deux épis cuissards formant deux échancrures.

BÂTARDE 1.

BÂTARDE 2.



Il y a deux espèces de bâtardes dans les vaches flandrines. La première a un énorme épi au milieu de la figure, de poils descendants ayant la forme d'un œuf, plus cet épi est grand, plus le lait se perd promptement. La bâtarde No. 2 possède les mêmes caractères que les vaches franches du premier ordre de la classe; son écusson est le même, seulement au lieu de monter verticalement vers la vulve, le poil de ses bords se dirige en travers sur les cuisses et sur les fesses de l'animal. En pratique, on ne trouve pas la figure aussi régulière.

2ME CLASSE.—Caractères des Flandrines à gauche.

L'écusson de cette classe a la même forme que les

précédentes, seulement il ne remonte à la naissance que du côté gauche; les autres caractères sont les mêmes.

2me CLASSE.—1er Ordre.



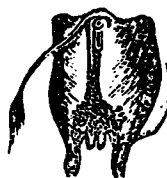
Peau indienne, large écusson, deux épis ovales, la partie montante s'élève jusqu'à l'extrémité supérieure de la vulve et verticalement.

2me CLASSE.—2me Ordre.



Écusson moins large débordant sur les cuisses, épi babin à gauche de la vulve, lacune sur la vulve, un épi ovale.

2me CLASSE.—3me Ordre.



Écusson très-réduit, épi babin très-prononcé, épi cuissard. Les marques sont encore plus resserrées que dans les précédents.

2me CLASSE.—4me Ordre.



Elles ont par le haut le même signe, l'écusson est encore plus réduit, épi babin très-allongé, un ou deux épis cuissards.

2me CLASSE.—5me Ordre.



Du côté gauche, le poil se dévie par le travers comme un épi de blé, il est gros, irrégulier à droite, hérissé, des épis cuissards.

2me CLASSE.—6me Ordre.



La partie montante de l'écusson hérissée, épi réduit, abâtardis du côté droit, un épi sur la pointe de la fesse ou épi fessard à poil horizontal, deux épis ovales.

On distingue l'écusson de la bâtarde de cette classe par cette particularité, qu'il prend un développement plus large et irrégulier dans la partie haute et sur la gauche de la vulve, et que son poil est hérissé. De plus, on y remarque l'épi fessard. Plus ce dernier est développé, plus la perte de lait est sensible.

TABEAU SYNOPTIQUE DU RENDEMENT EN LAIT.

DÉNOMINATION DES CLASSES OU FAMILLES.	TAILLE DES ANIMAUX	DURÉE DU LAIT PENDANT LA GÉSTATION.						RENDMENT EN LAIT PAR JOUR.	Les lactariles de chaque classe perdent leur lait aussitôt qu'elles sont pleines.
		1er Ordre		2e Ordre		3e Ordre			
		8 mois.	7 mois.	6 mois.	5 mois.	4 mois.	3 mois.		
1re. Flandrines.....	Haute Moyenne... Basse.....	12 pots.	10 pots.	8 pots.	6 pots.	4 1/2 pots.	3 pots.	3 pots. 1 1/2 " 1 "	
		9 1/2 "	7 1/2 "	6 "	4 1/2 "	3 "	1 1/2 "		
2e Flandrines à gauche.....	Haute Moyenne... Basse.....	11 pots.	9 pots.	7 pots.	5 pots.	3 1/2 pots.	2 pots.	2 pots. 1 " 1 "	
		8 1/2 "	7 "	5 "	3 "	2 "	1 "		

Des Taureaux en général.

Après avoir décrit les deux premières classes des vaches, je passe aux signes caractéristiques des taureaux reproducteurs, qui sont les mêmes que chez les femelles, mais ils sont beaucoup plus resserrés ou offrent beaucoup moins d'étendue.

Chez les mâles, l'écusson part des bourses, enveloppe le scrotum (parties génitales), et remonte au dessus des jarrets, va déborder jusqu'au milieu de la face postérieure des cuisses, et s'étend quelquefois jusqu'à l'anus; l'écusson se trouve aussi modifié par des épis.

La couleur jaunâtre ou indienne de la peau est aussi un pronostic favorable.

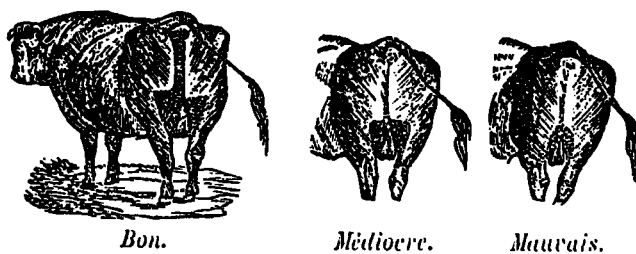
Classification des Taureaux reproducteurs.

Il y a pour les taureaux, comme pour les vaches, deux classes ou familles, qui se subdivisent en plusieurs ordres, qui comprennent la haute, la moyenne et la petite taille.

TAUREAUX — 1re Classe.



TAUREAUX.—2me Classe.



L'auteur Guénon n'admet que trois ordres seulement, qu'il désigne par les dénominations suivantes: bon, médiocre et mauvais.

Indépendamment des signes caractéristiques indiqués ci-dessus, les taureaux reproducteurs doivent avoir toutes les conditions essentielles qui, dans chaque localité, constituent les types de la race pure. Ces conditions sont:

- 1° La couleur de robe préférée dans le pays;
- 2° Une taille proportionnée à la race qu'ils sont chargés de régénérer, une construction et une charpente régulièrement établies;
- 3° Etre de premier ordre, dans chaque classe, au point de vue de la transmission des qualités laitières;
- 4° Etre aptes à l'engraissement;
- 5° Etre propres au travail;
- 6° Avoir le caractère doux et patient.

Les vices de conformation, comme les bonnes qualités, se transmettent par la génération; il faut donc tenir compte de ce fait capital, pour arriver à une prompte et bonne génération.

Jusqu'ici, la race bovine a été trop négligée dans presque toute la province: un choix judicieux et une attention scrupuleuse ne président pas toujours à l'adoption des étalons reproducteurs; aussi en est-il résulté une dégénération funeste, à laquelle il est temps de mettre terme. Voilà pourquoi j'appelle de tous mes vœux et de toutes mes forces l'attention des administrations centrales et locales, sur un système qui doit rendre de si importants services au pays et le placer au premier rang, sous le rapport de la production des meilleures races de vaches laitières et de bœufs de boucherie.

Les classes les plus répandues et qui offrent le plus grand nombre de taureaux sont, dans toutes les races, les trois classes suivantes:

- 1° La classe courbe-ligne;
- 2° " limousine;
- 3° " carrésine.

Les autres classes ne présentent qu'un très-petit nombre de sujets.

La première chose à faire pour parvenir à l'amélioration de nos races, c'est de choisir, dès leur jeune âge, les veaux qui réunissent toutes les qualités d'un excellent étalon.

Or, et c'est une remarque très-essentielle, les individus des premiers ordres ont en général, en naissant, toutes les qualités qui caractérisent un animal supérieur; ils sont faciles à soigner et engraisent promptement, par suite de ce que leur mère a beaucoup de lait.

Qu'on n'oublie donc pas, qu'on ne peut arriver à une amélioration prompte et sensible dans l'espèce bovine que par l'emploi des reproducteurs pris dans les premiers ordres de chaque classe; et dans les concours d'animaux il ne doit y avoir que ceux-là qui méritent d'être primés, quelque soit leur race et leur poids.

H. AUDRAIN.

Un quart de fleur pèse 196 livres.
Un guard de lard pèse 200 livres.
Une main (mesure de cheval) est de 4 pouces.

COMMUNICATION.

Berthier, 19 Juillet 1875.

M. le Rédacteur,

Depuis longtemps, je désirais vous annoncer la nouvelle que nous avons une fromagerie à Berthier, mais, comme c'était une industrie parfaitement nouvelle pour nous, cultivateurs, et à son début, j'ai cru devoir différer jusqu'à aujourd'hui pour vous donner des détails certains.

Avant de vous parler de notre fromagerie, je dois féliciter M. Navier Bellehumeur, de St. Guillaume, d'en avoir pris l'initiative et conduit les choses à aussi bonne fin.

L'hiver dernier, ce monsieur était en promenade dans notre paroisse chez un de ses parents, qui m'est voisin ; il me communiqua son dessein de venir établir une fromagerie dans notre paroisse, au printemps, au moins si les gens voulaient l'encourager. Ayant promis mon concours avec d'autres personnes qui se trouvaient présentes, il consentit de revenir au bout de quinze jours, à condition qu'on lui aiderait à s'assurer d'un certain nombre de vaches et de vanter l'entreprise. Ce qui fut promis, fut fait de part et d'autre. Au jour fixé, M. Bellehumeur et un de ses cousins nous arrivèrent avec beaucoup de renseignements puisés chez M. Désautels, de Ste-Rosalie. Enfin, après avoir parcouru les rangs, nous sommes arrivés à un montant de 150 vaches, non pas sans misère, je vous assure, car c'était chose nouvelle pour les trois quarts des habitants ; il y avait des préjugés pour ça comme pour d'autre chose.

Enfin, quoique le nombre des vaches ne fût pas aussi élevé qu'on devait s'attendre de la paroisse, néanmoins ces messieurs partirent immédiatement avec la promesse de revenir au commencement de juin. En effet, le 7 juin la fromagerie commença ses opérations sous la conduite d'un M. Dunkin, des townships, muni de certificats de première classe (le matériel est de première qualité et du dernier goût. Le fabricant, avant de passer son engagement, était si certain de lui, pour faire du fromage de première qualité, qu'il n'a pas craint de le garantir. Ce monsieur gagne \$300.00 pour quatre mois. A l'heure qu'il est, nous avons 10,000 lbs. de fromage à vendre ; je pense que nous allons faire une vente la semaine prochaine. Comme le beurre ne se vend pas cher, il est probable que le nombre de vaches augmentera de beaucoup après cette vente.

Un ami du comté de L'Assomption me disait, l'année dernière, que les fromageries *étaient la mort aux cochons*. J'ai cru, pour un instant, que la chose pouvait être vraie ; aujourd'hui que je suis fournisseur de lait et que j'ai des cochons et des veaux à avoir soin, je ne suis plus de la même opinion que mon ami. Voici l'usage que je fais de mon petit lait : En le recevant, je le mets dans un quart et j'y ajoute de la moulée, ce qui fait une excellente *bouclie* et qui nourrit bien les cochons, même les engraisse ; de cette manière, les cochons ne meurent pas plus de faim qu'auparavant. En admettant que les fromageries sont la mort aux cochons, d'un autre côté, je crois que c'est la vie et le bien-être aux vaches laitières ; c'est vraiment honteux, je dois le dire ici, pour nous, Canadiens, qui ne sommes pourtant pas plus bêtes que les autres nations, de ne pas plus prendre soin de nos animaux que nous le faisons pour la plupart. Un Américain, commerçant de vaches, m'en faisait la remarque ce printemps ; il me disait avoir vu à plusieurs places de 12 à 14 chevaux dans la même écurie parfaitement gras, tandis que 4 à 5 au plus auraient pu faire l'ouvrage. A côté de ces chevaux gras, ce même cultivateur avait des vaches aussi maigres que celles de Pharaon. Quel résultat peut-on attendre de pareilles vaches à une fromagerie ? presque rien. Je connais des personnes que je puis nommer au besoin, qui portent 9 lbs. de lait le soir par deux vaches, d'autres avec le même nombre, portent 11 ou 12 lbs. Règle générale, les animaux sont mal tenus, et les gens commencent à s'en apercevoir, surtout depuis que nous avons une fromagerie, et les

bonnes vaches se font connaître. Quel contraste entre les vaches dont je parle plus haut et les deux vaches Aryshire que je possède depuis plusieurs années. A l'ouverture de la fromagerie, elles me donnaient 80 lbs. de lait par jour ; au 14 juin, avec un peu plus de soin, je me suis rendu à 92 lbs., et comme je n'étais pas encore satisfait du poids, je me suis mis à les *boucler*, et, au grand étonnement de mes amis, le 22 juin, j'étais rendu à 100 livres, but auquel je tendais ; quoique ceux qui ne travaient qu'une douzaine de livres de lait par deux vaches ne me croyaient pas sincères, il n'en est pas moins vrai que le poids que je vous ai donné est réel. L'Américain lui-même est venu les traire avec trois ou quatre amis en mon absence. J'ai conclu de là qu'une vache donnait en retour de ce qu'on lui donnait.

Je m'arrête, j'ai déjà été bien trop long ; si je vous ai donné tous ces petits détails, c'est pour faire connaître tant soit peu les fromageries et d'encourager les cultivateurs à avoir plus soin de leurs animaux dorénavant.

Monsieur, si vous pensez que ces quelques détails que je vous envoie à la hâte peuvent être utiles à quelques-uns de vos lecteurs, je vous donne la permission de les publier, à condition toutefois que vous me corrigiez. Je n'ai pas l'éducation requise pour écrire dans les journaux sans me faire corriger.

Croyez-moi,

Votre obéissant serviteur,

A. MOUSSEAU, Cultivateur.

NOTE. Edr.—Nous insérons cette communication telle qu'elle est, parce que tous ceux qui savent lire la comprendront parfaitement ; d'ailleurs, elle est claire, concise et pratique. La forme ne nuit pas, mais le principal pour un journal agricole pratique, c'est le fonds, et nos colonnes sont exclusivement au service des cultivateurs canadiens, et nous espérons qu'un grand nombre suivront l'exemple de M. A. Mousseau. Tous les jours, nous recevons des lettres de la part des cultivateurs, des lettres écrites dans un bon style. Aussi nous nous attendons qu'ils s'en serviront pour faire connaître à leurs confrères cultivateurs et leurs connaissances, et leurs expériences pratiques en agriculture.

A propos de l'expression de cet ami du comté de L'Assomption, que les fromageries *étaient la mort aux cochons*, C'est une erreur routinière, et un de ces nombreux prétextes qui ont cours entre cultivateurs qui n'ont pas l'habitude de lire des journaux et autres livres traitant de l'agriculture. Par exemple, à propos des fromageries, dont les opérations ne commencent ordinairement qu'au mois de juin pour finir en septembre, eh bien ! à cette époque, les jeunes gorets peuvent fort bien se tirer d'affaire avec le petit lait, un peu de moulée et d'herbages, sans compter qu'à cette époque aussi les engraissements sont rares et peu profitables, et que si on veut engraisser quand même ce n'est pas le lait qui revient le moins cher. Une autre considération, ainsi qu'on le verra sur les numéros 2 et 3 de la *Revue*, il n'est pas expédient d'engraisser les gorets dès leur jeunesse ; s'ils sont du printemps, il faut les soigner pour les faire vivre et les faire profiter en charpente jusqu'à l'automne, et les mettre à l'engrais de 60 à 70 jours, si on a l'intention de les tuer ou de les livrer au commerce. Autrement voici ce qui arrive : on soigna grassement les petits cochons, ils engraisent que c'est merveille de les voir, leur charpente n'a pas le temps de se former et renforcer, de sorte qu'ils ont mal aux pattes et n'engraissent plus, ou bien ils engraisent rapidement, et tout à coup ils arrêtent, ils n'augmentent plus en poids, ils étouffent de graisse, et souvent ils meurent, si on ne les tue de suite ou si on ne les fait pas maigrir de nouveau.

L'engraisement demande des soins, de l'expérience et beaucoup d'observation, ou bien on paye chèrement ses inconséquences. Lorsque le lard est très-cher, par exemple, alors tout le monde se met à engraisser des cochons,

souvent à grands frais, et aussitôt le prix du lard tombe naturellement, et faute de réflexion, on en est pour ses frais.

M. A. KERÖACK.

DE LA PRODUCTION DES SEXES.

Est-il profitable, dans l'élevage du bétail, de faire naître à volonté, des individus mâles ou femelles? Il y a longtemps que les éleveurs se sont posés cette question. Il y aurait en effet des avantages précieux que tout le monde sent et qu'il n'est pas besoin de dire. Mais jusqu'à ces dernières années, la science restait muette, et l'on semblait devoir y renoncer, lorsque M. Thury, professeur à l'académie de Genève (ville de Suisse), prétendit avoir trouvé la solution cherchée. Il exposa ses principes dans un mémoire sur la loi de production des deux sexes chez les plantes, les animaux et l'homme, qui attira tout d'abord l'attention des hommes compétents et qui le méritait par les recherches éclairées et les observations profondes dont il était rempli.

C'est une remarque de Knight, rapportée par Lindley, qui a conduit le savant genevois à la découverte dont il s'agit. Knight avait constaté que la chaleur favorise la production des fleurs mâles dans les plantes diviques, telles que les pastèques et les concombres. M. Thury en conclut que l'élément est le résultat d'une maturation plus achevée des organes ou d'un développement plus complet, ce qui revient au même, et il se demande si le règne animal n'obéirait pas d'aventure à la même loi physiologique que le règne végétal. Le premier pas était fait.

Il s'agissait, avant d'aller plus loin, d'établir un parallèle entre les organes reproducteurs dans les deux règnes; c'est ce que fit M. Thury. Après avoir constaté l'identité fondamentale des étamines et des pistils, admises par nos plus célèbres botanistes, il se rappela les travaux anatomiques auxquels il s'était livré autrefois avec le professeur Mollard, et pensa que, dans le règne animal, il y avait aussi identité originelle des appareils sexuels.

Une fois ce parallèle arrêté, il se demanda nécessairement si la cause de maturation qui produit les mâles chez les végétaux ne la produirait pas avec un égal succès chez les animaux. La question était bien posée. Pour la résoudre, il n'y avait qu'à réunir de nombreuses observations. C'était une affaire de temps dont la durée pouvait être très abrégée par le concours actif et intelligent de toutes les personnes qui avaient intérêt à ce que la question fût promptement et définitivement résolue.

Huber avait déjà reconnu que, chez les abeilles, lorsque la fécondation a lieu de bonne heure, il en résulte des femelles, tandis que les accouplements tardifs produisent toujours des mâles; et M. Thury avait cru s'apercevoir, de son côté, que chez les oiseaux de basse-cour, les derniers œufs de la série d'une poutle donnent des mâles, tandis que les premiers donnent des femelles.

L'essentiel était de poursuivre les expériences sur les animaux d'une ferme. M. Thury eut la bonne fortune de trouver un homme disposé à le seconder. M. Georges Cornaz, administrateur de la ferme de Moutet, mit son obligeance de praticien à la disposition du savant, afin de prouver que le sexe dépend du degré de maturation de l'œuf, au moment où il est saisi par la fécondité. Or, M. Georges Cornaz atteste qu'en suivant les instructions confidentielles du botaniste genevois, il a obtenu d'emblée, sans aucun tâtonnement, tous les résultats attendus.

Les éleveurs lui demandaient des génisses, et les lui payaient mieux que les bouchers ne lui payaient les taureillons; il a obtenu vingt-deux génisses successivement. Plus tard, il a voulu des taureaux, et il les a obtenus avec la même facilité. Un tel succès l'émerveilla, et il considéra comme parfaitement sûre la méthode de M. le professeur Thury.

Mais quelle est donc cette méthode? Elle est bien

simple. Ainsi, voulez-vous avoir des femelles? livrez vos vaches, vos truies et vos brebis à la monte dès qu'elles commencent à en témoigner le désir d'une façon bien évidente. Il en est de même pour les juments. Voulez-vous au contraire des mâles? attendez que les manifestations passionnées approchent de leur fin.

Maintenant que nos lecteurs savent à quoi s'en tenir sur les moyens employés pour avoir des poulettes ou des coqs, des génisses ou des taureaux, des pouliches ou des poulins, nous aimons à croire qu'ils seront à peu près satisfaits et qu'ils ne formuleront pas de demandes indiscrettes, auxquelles nous aurions le regret de ne pouvoir répondre.

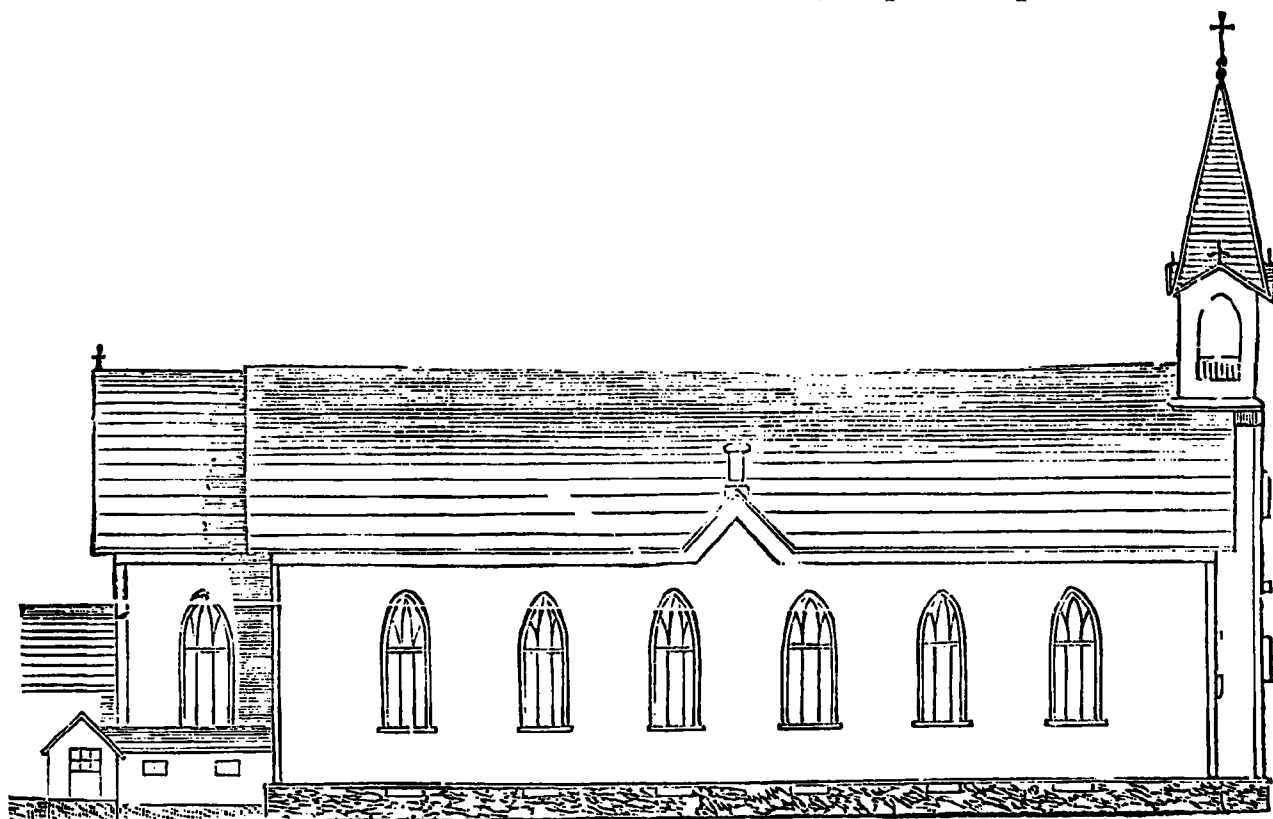
La découverte de M. Thury est-elle sérieuse et faut-il y applaudir des deux mains? C'est ce qu'on s'est demandé d'abord lorsque le savant la préconisa. Vingt-deux succès sur vingt-deux essais exécutés dans une ferme! il y a là, sans doute, de quoi faire réfléchir et de quoi former au moins le commencement d'une conviction. L'académie des sciences avait, de son côté, nommé une commission, et s'il était prudent d'attendre son rapport pour se prononcer d'une manière définitive, il était permis d'espérer que de nouvelles remarques affirmatives s'ajouteraient à celles signalées plus haut. C'est ce qui, en effet, arriva. Nos expériences personnelles, rapporte la commission, nous confirmèrent dans la bonne opinion que nous avions conçue de la méthode. Il y a sept ans que nous nous livrons à cet égard aux essais les plus assidus, et si, à de rares intervalles, nous n'avons pas réussi, nous nous sommes toujours aperçu que nous ne devions nous en prendre qu'à nous-même, c'est-à-dire à un manque d'observation de notre part sur l'état du sujet. Nous pouvons donc affirmer l'efficacité de la découverte. Nous nous étonnons même qu'elle ne soit pas depuis longtemps entrée dans le domaine de la pratique. Car il y a un fait de la plus grande importance, et le savant botaniste de Genève a évidemment ainsi rendu à l'économie rurale un de ces services qui font époque dans l'histoire des peuples, parce qu'ils les intéressent tous au plus haut degré. La découverte de M. Thury a, en outre, le mérite de prouver l'identité des rapports physiologiques entre les êtres du règne végétal et ceux du règne animal, rapports injustement contestés à notre avis.

Les considérations neuves et hardies sur lesquelles M. Thury appuie sa méthode ont reçu des savants un très-bon accueil, et nous pouvons ajouter que les résultats obtenus, tous confirmatifs, ont excité l'étonnement et l'admiration de quelques grands éleveurs, surtout en Angleterre, où l'on a de suite senti l'importance de la loi de reproduction des sexes. Fabriquer à volonté des femelles ou des mâles! Mais c'est là un vieux rêve que l'on poursuivait depuis des siècles, sans jamais pouvoir l'atteindre. On se fait même contester à moins, et tout cultivateur aurait été heureux de reconnaître, à des signes quelconques, le sexe du produit avant sa naissance, simple affaire de curiosité. La science aujourd'hui nous a donné mieux que cela, et nous l'en félicitons.

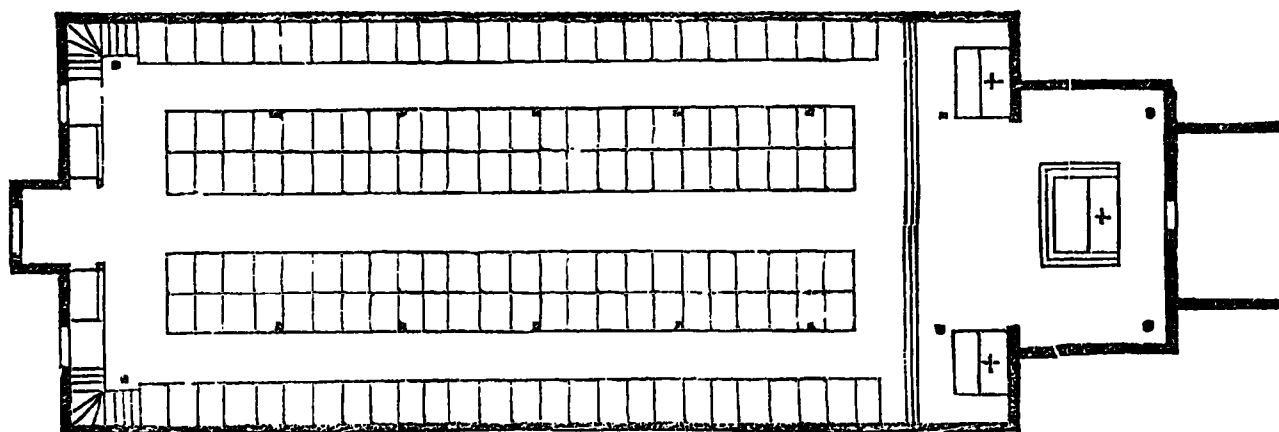
C'est particulièrement aux agronomes et aux agriculteurs amis du progrès que je recommande l'application de cette méthode, qui, jointe avec celle du système Guénon, ne peut que promptement produire des résultats avantageux pour la province. Depuis longtemps déjà ces méthodes sont en usage dans les vieux pays avec succès, pourquoi en Canada n'y aurait-il pas quelques praticiens dévoués disposés à faire quelques sacrifices pour donner l'exemple et favoriser le progrès: il y va de l'intérêt général. L'agriculteur routinier du pays ne sortira de cet anéantissement qu'autant qu'il aura sous les yeux des exemples frappants pour le convaincre, car son manque d'instruction ne lui permet pas de discerner lui-même les nouveaux procédés qui pourraient lui être avantageux. C'est par conséquent aux agriculteurs distingués qui ont à cœur de voir le pays prospérer, à mettre au jour les nouveaux systèmes qui se présentent à étudier, et de les mettre en pratique.

H. AUDRAIN.

PLAN D'UNE ÉGLISE EN BOIS.—(Echelle, 20 pieds au pouce.)



No. 1.—Élévation de côté.



No. 5.—Disposition générale.

Suivant notre promesse nous donnons sur ce No 4, un plan d'église en bois, avec des détails assez développés pour s'en servir d'une manière pratique.

Cette église peut se construire plus ou moins longue mais guère moins large, le clocher peut être aussi plus élancé mais dans ce cas il faut aussi élargir sa base. Les chassis ou les portes peuvent être cintrés ou carrés, dans le plan ils sont dans le style ogival, c'est un peu plus dispendieux. Pour le reste on ne peut diminuer les proportions ou les agrandir sans changer l'apparence générale.

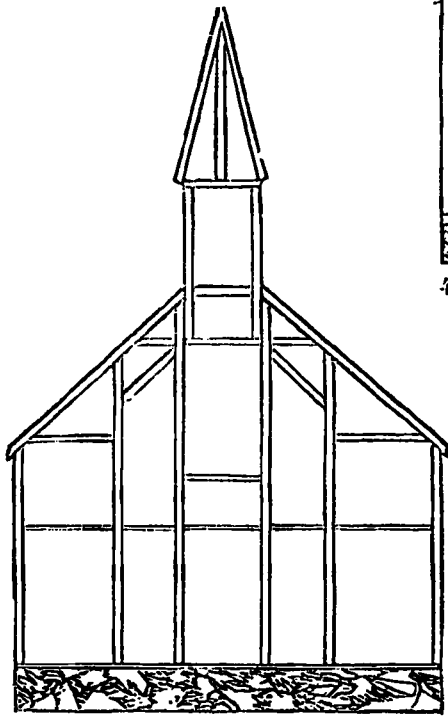
Par économie on peut retrancher la partie de l'abside qui forme une partie du chœur, la sacristie et le chemin couvert. Dans ce cas il faudra retrancher quatorze bancs pour le chœur et deux petites sacristies, au-dessus desquelles on peut construire des galeries pour remplacer les bancs retranchés dans la nef.

La planche No. 1, représente l'apparence générale de l'église, longueur totale 120 pieds, 5 pour la tour engagée dans la façade, 100 pour la nef et 15 pieds pour le chœur, hauteur du carré 25 pieds, hauteur totale non compris le solage en pierre, 44 pieds.

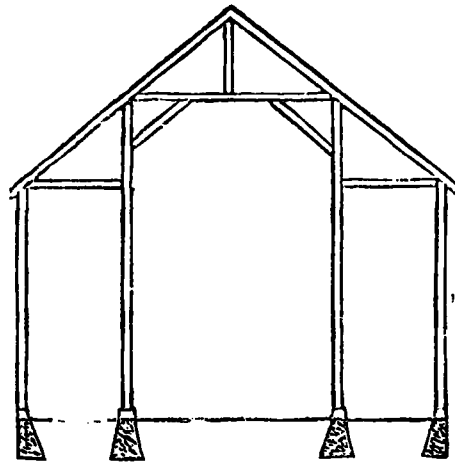
La planche No. 2, représente la façade.

Largeur de la tour, 10 pieds; elle peut être de 12 pieds sans inconvénient. Largeur totale de l'édifice, 45 pieds. Hauteur totale non compris la croix ni le solage, 75 pieds.

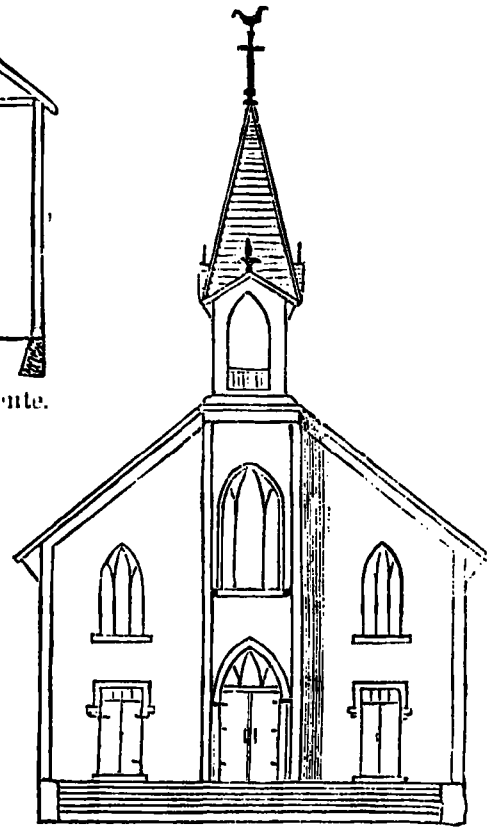
Le clocher est de 7½ pieds carré et orné d'une petite balustrade à trois de ses ouvertures. La construction de ce clocher est facile est peu dispendieux. La corniche qui en forme la base est simple et durable, le reste de la corniche est dans le même style, mais moins grosse. Si on veut suivre la disposition de la charpente telle qu'indiquée sur les planches 3 et 4, il faudra avoir soin de placer exactement les portes et les chassis dans les



3.—Coupe de la façade.



4.—Coupe transversale de la charpente.



No. 2.—Elévation de la façade.

positions indiquées sur la planche No. 2. On remarquera que les portes latérales sont à deux vantaux ce qui est une protection pour l'hiver.

La planche No. 3 explique les détails de la charpente ainsi que la connexion de la charpente du clocher. Le No. 4, représente la charpente des autres travées. Les piliers de ces charpentes doivent être de 6 x 6 pouces ; le reste doit être élevé en charpente, qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui *charpente ballon*. Dans quelque temps nous donnerons des articles sur ce mode de construction si avantageux, avec de nombreuses illustrations.

De la Construction.

On doit construire un solage en pierre brute de carrière ou des champs, avec des piliers aussi en pierre si l'on veut pour servir de base solide aux piliers ou colonnes.

Inutile de dire que la hauteur du solage dépend des circonstances. Cependant, si l'on a l'intention d'enterrer dans la cave de l'église, il convient qu'il soit assez haut pour pouvoir y circuler facilement. Si l'église n'est que temporaire on peut remplacer le solage en pierre par des poteaux de cèdre, d'au moins dix pouces de diamètre au petit bout et espacés de cinq pieds en cinq pieds. On les recouvre en madriers, et on remplit le vide formée par les madriers de terre ou mieux de tan. Il faut aussi fixer des poteaux semblables sur deux autres lignes, pour recevoir les solives destinées à supporter les colonnes. On dispose les solives et les lambourdes, qui doivent être en épinette rouge ou en cèdre. L'édifice doit être couvert en bardeau ainsi que le clocher si l'on veut, ou bien en fer-blanc. On couvre toute la charpente de planches de pruche sur le biais ce qui donne à la bâtisse une plus grande solidité, on applique ensuite un double de papier, le premier est un papier tentre et l'autre un papier gou-

dronné, ces papiers sont peu coûteux et sont d'une protection efficace contre le chaud et le froid. On reboise encore un rang de planches posées verticalement à la manière ordinaire, et sur lequel on fixe le lambris en déclin.

Pour le plancher, on doit le faire en madrier de pruche et le doubler en épinette blanche, d'un pouce et demi d'épaisseur, ce double plancher a pour effet de détruire l'humidité dans l'église.

Maintenant je parlerai du chauffage. On a l'habitude de mettre dans l'allée du milieu deux ou trois poêles, cet usage à le grave inconvénient de ne presque pas réchauffer l'église, et le froid y domine longtemps.

Pour obtenir la chaleur suffisante, il faudrait mettre les poêles près des portes de l'église, de cette manière elle serait réchauffée en peu de temps, ou bien encore, on pourrait, si la cave le permet, les placer au-dessus du plancher, et distribuer la chaleur dans toutes les parties de l'église.

Le chauffage étant toute une question pour nous, nous donnerons un autre mode pour chauffer les églises, mode qui accorde tout le confort désirable et peu dispendieux. Il consiste à ériger les rangées de bancs à trois ou quatre pouces du plancher, cette élévation est entourée dans tout son parcours d'un grillage soit en bois ou en fonte, on laisse circuler la chaleur dans tout cet espace vide, bien entendu qu'il faut mettre le poêle ou la fournaise dans la cave pour ce mode de chauffage. Un gros poêle suffit pour réchauffer un édifice de 100 x 45 et de 30 pieds de hauteur. Pour le plan en question il faudrait deux poêles ordinaires. Un autre avantage, en mettant les poêles dans la cave on se dispense d'une grande longueur de tuyaux, ce qui est désagréable en tout temps.

Je recommanderais aussi de teindre les planchers et

les huiler par deux couches d'huile de lin c'est beaucoup mieux que la peinture et tous les ans ou tous les deux ans on met une nouvelle couche d'huile, toutes les peintures à l'extérieur doivent être fixées à l'huile de lin crue.

Pour la voûte on peut la faire en bois ou en renduit, l'un vaut l'autre, si on la fait en renduit, on peut la teindre soit bleu ciel, vert très-pale ou en grisailles, à peu de frais. Tout considéré, je préfère une voûte au mortier, à condition que l'on se serve de lattes chanfreinées. Il y a une foule de manières pour orner et décorer des voûtes de ce genre, il serait oiseux d'en parler ici. Les colonnes peuvent être de 6 à 8 pouces carrés, et renforcées sur chaque face d'une colonnette en demi-cercle. La base doit avoir au moins 4 pieds de hauteur, et être de 10 à 12 pouces carrés. La balustrade doit être élevée de deux degrés.

Il ne faut pas oublier, pour être conforme à la loi, de disposer les portes de manière qu'elles ouvrent en dehors.

Je serai à la disposition de ceux qui voudraient se servir de ce plan d'église ou de tous autres plans, soit pour les préparer soit pour les devis.

Plans pour le prochain numéro. Nous donnerons la manière d'augmenter la capacité d'une maison ordinaire tout en l'embellissant à peu de frais. Cette maison est dans les environs de St-Hyacinthe et elle ressemble à la moitié des maisons que l'on rencontre dans nos campagnes. Le propriétaire à l'intention de l'agrandir en suivant les plans proposés.

A. KÉROACK.

COMMUNICATION.

L'Assomption, 9 Août 1875.

A. KÉROACK, Ect.,

Editeur de la *Revue Agricole*, St-Hyacinthe.

Monsieur,

Vous trouverez ci-inclus trois grands ennemis de la *patate*, ou, si je ne me trompe point, trois de ces terribles insectes nommés doriphores à dix lignes, ou chrysomèles de la pomme de terre, en un mot le *Colorado potatoe bug* des Américains. Je viens de les prendre dans un petit champ de patates situé dans le village même.

Dès le commencement de juillet, j'avais déjà remarqué ce redoutable coléoptère qui, aujourd'hui, a fait périr plusieurs pieds de patates. Le propriétaire m'a dit que c'était la troisième année qu'il le voyait sur ses patates; mais cette année, il s'y est montré en bien plus grand nombre que les années précédentes. J'ai rencontré aussi cet insecte à plusieurs endroits dans le comté de Montcalm, vers le milieu de juillet, entr'autres à Ste. Julienne et à Rawdon. C'est la première année que je le remarque ici. Dans Montcalm, on m'a dit la même chose.

Le doriphore n'est pas en nombre assez considérable pour causer des dommages appréciables. Mais c'est le temps de lui faire la guerre. Les cultivateurs ne devraient pas négliger ce soin. Un fléau nous menace; ayons la sagesse de le prévenir par tous les moyens en notre pouvoir.

Veuillez me croire, cher Monsieur,

Votre très-humble et dévoué serviteur,

J. J. H. MARSAN.

NOTE EDIT.—Les insectes envoyés sont réellement des doriphores à dix lignes, et d'après d'autres nouvelles qui nous viennent de différents points de la province, la multiplication de ces insectes ne peut présager rien de bon à l'avenir. Il faut donc de toute nécessité suivre les conseils de M. l'abbé Provancher et de M. le Professeur de l'École d'Agriculture de L'Assomption.

NOTES EDITORIALES.

LES LIVRES D'AGRICULTURE PRATIQUE.

Un grand nombre de cultivateurs nous écrivent pour demander des renseignements pour se procurer des livres agricoles convenables pour notre sol et notre climat.

Ils sont rares, pour ne pas dire nuls; nous avons plusieurs opuscules remplis de bons renseignements généraux. En attendant que quelque cultivateur pratique et instruit remplisse cette lacune, nous recommandons les suivants :

Causeries Agricoles, par E. A. Barnard ;
Petit Manuel d'Agriculture, par le Dr. Larue (ce Petit Manuel est obligatoire dans les écoles);
Considérations sur l'Agriculture Canadienne;
Botanique, par l'abbé Moyen ;
Eléments de Botanique, par l'abbé Brunet ;
Eléments de Chimie et de Physique Agricoles, par F. A. H. Larue ;

Le Livre aux cent louis d'or ;
Manuel Élémentaire de l'Agriculture, par un membre du Clergé canadien ;

Questions Générales sur l'Agriculture, par le Dr. Paquin.

Ce sont tous des ouvrages écrits au point de vue canadien. Avec leur aide, on se familiarise avec les principes généraux de l'agriculture, mais leurs applications varient à l'extrême, suivant le sol, le climat, le besoin des marchés, etc.

Mais avec ces principes généraux, aidés par un journal agricole pratique, offrent toutes les chances de succès possible; comme ces moyens sont à la portée de tous les cultivateurs, ils ne sont pas excusables de n'en pas profiter.

Depuis quelques mois, nous possédons un ouvrage complet traitant sur le verger, le potager et le parterre, par l'abbé Provencher. Je m'abstiendrai d'en faire l'éloge ou d'en rehausser le mérite; le nom de son auteur suffit amplement. Le prix est d'une piastre seulement, et cinq centins en plus par la maille.

Nous attendons avec impatience l'ouvrage de M. Landry sur l'agriculture. Comme cet ouvrage a été couronné par le Conseil d'Agriculture, composé d'agronomes distingués, nul doute qu'il est appelé à rendre à la classe agricole les services les plus utiles.

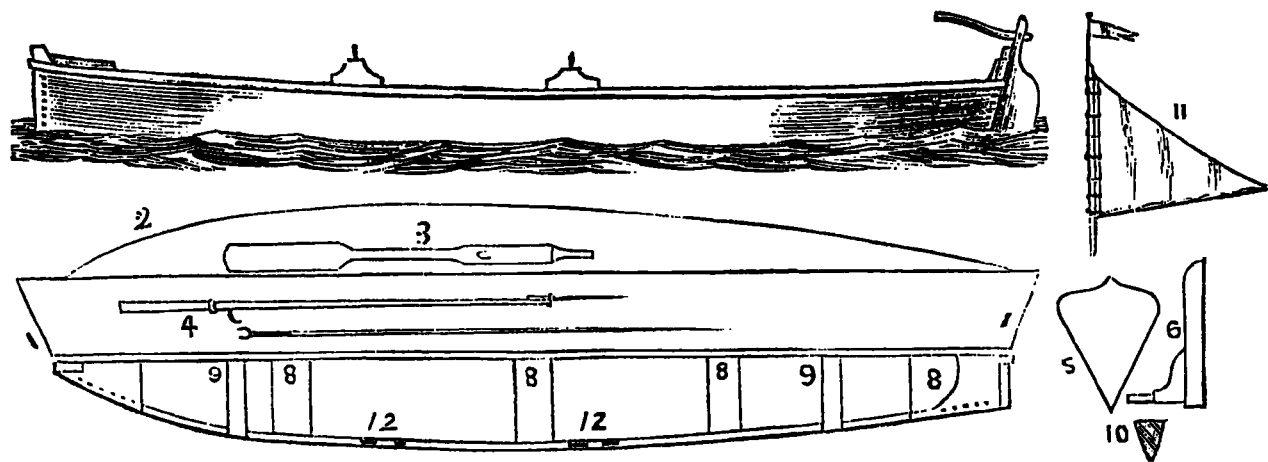
D'UN LECTEUR DE LA "REVUE."

Monsieur,

Ce printemps, de bonne heure, je me suis procuré deux gorettes de l'année avec l'intention de les engraisser pour Noël (ils sont de la race White Chester); je les ai bien soignées; ils sont déjà bien gras pour leur âge, mais ils ont le mal de pattes et ne paraissent pas profiter depuis deux ou trois semaines, et même ils commencent à dépérir. Je leur ai donné des remèdes sans succès.

Pour les individus de la race White Chester et d'autres races anglaises aptes à un engraissement précoce, il faut éviter de les soigner trop, il faut bien leur laisser faire des os et de la charpente, autrement ils seront sujets à ce que vous appelez le "mal de pattes."

Je conseillerais de les tuer s'ils sont encore forts en graisse, parce que maintenant ils ne pourraient faire de profit. Chaque race a ses aptitudes, et il faut agir en conséquence et se rendre bien compte des conditions requises pour chacune, autrement on s'expose à prodiguer des soins sans profit, ce qu'il faut surtout éviter en agriculture.



EMBARCATION DE RIVIÈRE.

Il est assez commun de voir le long de nos rivières, un grand nombre de propriétaires riverains qui ne possèdent pas d'embarcations d'aucune description. Il semble pourtant que ceux qui ont l'avantage d'habiter au bord d'une rivière devraient jouir de la commodité d'un bac, d'une chaloupe, ou de toute autre embarcation convenable. Cette jouissance rend la maison agréable aux enfants et à ceux qui l'habitent. Un bateau quelconque est en même temps très-utile. Il est à ma connaissance qu'un cultivateur à l'aise, résidant sur les bords de la rivière Richelieu, vit périr sous ses yeux un de ses enfants, faute d'embarcation, on était allé chercher le bac du voisin, mais il arriva trop tard. Somme toute, la possession d'une embarcation est d'un prix incalculable dans une foule de circonstances, d'autant plus, qu'il est facile d'en fabriquer pour un prix si modique. En vue de rendre l'exécution d'une embarcation facile à ceux qui voudraient en construire eux-mêmes. Nous donnons dans ce numéro les dévis nécessaires pour faire à peu de frais une chaloupe solide, en même temps que légère et facile à manœuvrer. Son prix de revient est quelque peu supérieur à un bac ordinaire, mais il est plus durable.

J'engagerais les jeunes gens, fils de cultivateurs à essayer de construire eux-mêmes ces embarcations, car ils doivent connaître l'usage des outils de charpentier ou menuisier, et toutes les fermes bien tenues, ont toujours dans un lieu spécial un assortiment d'outils de ce genre, et souvent même une boutique proprement dite. Bientôt viendra le temps de choisir le bois convenable à cet effet.

Pour cela il faudra choisir un beau pin ayant environ deux pieds de diamètre avec un tronc élancé et bien formé de vingt pieds de hauteur au moins sans branches, plus les troncs nus sont longs et gros, plus c'est avantageux. Si les troncs sont légèrement courbés, ils n'en sont que mieux pour donner plus d'élégance à la forme de la chaloupe. On les abat dans le courant de septembre ; à cette époque toute la sève est formée en bois et il ne retire pas pour la peine en le faisant sécher. Le secret d'avoir du bois de service en bonne condition c'est de le couper lorsque toute la sève est employée par les pores du bois, alors celui-ci est solide dans toutes ses parties, et plus durable pour n'importe quel ouvrage.

Aussitôt le billot préparé, il faut le transporter au moulin et le faire scier au plus vite, car plus vous retarderez plus le bois sera sujet à fendiller. Faites le scier d'un pouce et un quart à un pouce et demi francs d'épaisseur suivant le degré de solidité que vous voulez donner à votre embarcation. Vous pourriez en faire scier même d'un pouce pour des chaloupes fines et légères, à la course. Les planches les plus larges servent pour les côtés, il ne faut pas commencer par faire équarrir le

billot, il faut le faire scier avec toute son écorce et faire scier les morceaux de côtés de deux pouces d'épaisseur pour les quilles. Dans un billot de vingt à vingt-quatre pouces de diamètre vous avez tout le bois nécessaire pour construire deux chaloupes solides. Dès que votre bois est scié, il faut le mettre dans un endroit sec et aéré bien pilé, avec une planchette à chacun des bouts et au milieu de chaque morceau, et sur le dernier morceau une bonne pesée de roches pour les maintenir en position et les empêcher de gauder. De cette manière dans la saison d'hiver, temps où vous avez plus de loisirs, vous pourrez construire facilement une embarcation, qui rendra votre résidence riveraine de plus en plus agréable, en même temps vous ferez preuve de votre capacité et de votre savoir faire, et peut être aussi vous faire une source de revenus dans un temps où un grand nombre de cultivateurs ont peu d'occupations.

A ce moment de l'année les gravures ci-jointes, vous seront d'un grand secours, en voici les principaux détails.

Les dimensions sont pour une chaloupe de vingt pieds et capable de porter cinq personnes adultes en toute sécurité. Si vous la faites de vingt cinq pieds elle portera huit personnes et ainsi de suite, pourvu que la largeur soit proportionnelle. C'est-à-dire d'un cinquième de la longueur totale. Une chaloupe de vingt pieds de longueur devra avoir quatre pieds de largeur à l'ouverture et pas moins de quarante pouces au fond. Une de vingt-cinq pieds, devra être de cinq pieds de largeur à l'ouverture et cinquante pouces au fond environ. La hauteur des côtés, doit être de 18 à 20 pouces. Une chaloupe de 20 pieds peut avoir 2 paires de rames de $7\frac{1}{2}$ pieds de longueur totale, No. 1, coupe d'un des côtés de la chaloupe de 18 pouces de largeur environ et plus large si c'est possible, dans ce cas on peut cintrer le patron de deux pouces au contre, ou mieux encore si le bois est large et courbé naturellement.

2. Coupe du fond on remarquera que l'avant est plus bombé et plus large que l'arrière, c'est afin que la vitesse soit augmentée. Si la forme des bouts était égale, la chaloupe filerait assez bien, si la partie de l'arrière était plus large que celle de l'avant, elle avancerait difficilement ; mais dans le premier cas, l'avant étant plus large que l'arrière, la masse d'eau déplacée facilite la marche singulièrement, en pressant l'arrière de la chaloupe.

3. Forme des rames, pour fixer la rame sur le pivot du talet on pratique un œil dans le bois tel qu'indiqué, ce qui facilite la manœuvre des rames mieux qu'avec un œil en fer.

4. Partie en bois pour la voile.

5. Forme de l'écusson pour l'arrière de la chaloupe.

6. Pièce de l'avant, munie d'une petite courbe en épingle rouge, ou en fer, pour fixer cette pièce à la sonçure.

7. Coupe supérieure et rebords de la chaloupe.

8. Sièges.

9. Renforts, celui de l'avant est muni d'une ouver-

ture au milieu, pour y maintenir le mat de la voile en place.

10. Coupe transversale de la quille, laquelle est ordinairement de deux pouces sur quatre, et maintenus par de longues vis.

11. Forme de la voile et disposition du mat : échelle 10 pieds au pouce. Cette voile se fabrique avec du bon coton ordinaire. Les proportions ordinaires d'une voile pour une embarcation de ce genre, sont pour la hauteur d'un tiers de la longueur et pour la plus grande pointe, de la moitié de la longueur. Ainsi pour une chaloupe de vingt pieds, la voile aura 6½ pieds de hauteur environ et dix pieds de largeur au bas.

On se sert pour larguer et attacher les voiles de cordons nattes que chacun peut fabriquer. La corde ordinaire enroulée à trois brins ne vaut rien. On doit toujours couronner le mat par une petite flèche de 14 à 15 pouces de hauteur et sur la quelle flotte une petite banderolle de couleur, elle sert à reconnaître exactement la direction du vent. Inutile d'ajouter que le mat doit être mobile et tourner facilement dans son ôtui.

12. Place des talets, il ne faut rien épargner pour les faire solides et durables; de bons talets et de bonnes rames c'est essentiel. Il faut faire les talets aussi hauts que possible afin que les genoux des rameurs ne nuisent pas à la manœuvre. C'est une bonne précaution de la renforcer de chaque côté par des écrous afin de les lier solidement aux flancs de la chaloupe.

Il ne faut pas oublier le gouvernail, il est facile de voir sa forme dans l'apparence générale de la chaloupe. Il faut avoir la précaution de ne se tenir jamais plus de deux debout dans n'importe quelle embarcation, la plupart du temps il n'y a pas de danger, mais la précaution n'est jamais de trop.

La plus grande partie des malheurs qui arrivent sur les rivières ou ailleurs proviennent rarement d'accidents, mais presque toujours d'imprudences ou manque d'attention, et souvent c'est le meilleur nageur qui se noie.

Pour la couleur intérieure, c'est le gris qui convient le mieux, et pour l'extérieur c'est le blanc et le vert, on doit mettre trois couches de peinture à l'huile crue, et renouveler par une nouvelle couche au moins tous les deux ans.

Il ne faut pas épargner la peinture sur les fonds si on veut les faire durer longtemps en bon ordre.

Pour lier toutes les parties, les clous forgés sont bons; mais des vis longues et fines c'est encore mieux si on veut en faire la dépense, c'est plus long et plus sûr.

Il est bon de marquer la chaloupe; soit d'un nom, soit d'une figure ou d'un chiffre.

M. A. KÉROACK.

Tous les jours, nous recevons des lettres, nous demandant des numéros échantillons de la *Revue Agricole*, dans l'intention de s'abonner, si on est satisfait.

Les trois premiers numéros ayant été tirés à un grand nombre d'exemplaires, dans le but de faire connaître le journal, à l'avenir nous ne pourrions plus en expédier de cette manière; le prix de l'abonnement étant si minime, qu'il faut pratiquer l'économie en tout et partout.

Nous prions bien les amis de l'agriculture, qui ont bien voulu nous encourager, de faire connaître nos travaux et nos efforts pour publier un journal agricole aussi pratique que l'est la *Revue*.

Un bien petit nombre de cultivateurs n'ont pas voulu s'abonner, parce que, disent-ils, ils n'ont pas besoin de lire pour cultiver, mais il est bon de remarquer que ce sont ceux-là mêmes qui se plaignent le plus que l'agriculture ne paie pas; pour eux ce n'est pas surprenant que ce soit le cas, mais pour les autres non-seulement l'agriculture doit payer, et il faut qu'elle paie, parce qu'elle est le soutien de la société.

Nous avons encore en main quelques centaines des pre-

miers numéros de la *Revue*, que nous tenons à la disposition des nouveaux abonnés.

Envoyez \$1.00 par lettre enregistrée, et adressez :

LA REVUE AGRICOLE.

St. HYACINTHE, P. Q.

Nous avons reçu une correspondance non-signée à propos de ce que nous avons publié touchant ces agents irresponsables qui parcourent nos campagnes pour vendre des arbres fruitiers. Nous ne demandons pas mieux que de donner pleine et entière justice à tous, mais nous aimerions à avoir une signature, vu que cette correspondance attaque une maison canadienne importante.

Le Musée Lechevalier.

Un grand nombre de nos lecteurs, qui n'ont pas les loisirs pour s'instruire en histoire naturelle, feront bien lorsqu'ils auront l'occasion d'aller à Montréal, de visiter le Musée Lechevalier, au No. 252, rue Notre-Dame, ou entre par le magasin de musique de M. Bourcier, Éliteur du *Canada Musical*.

Les personnes instruites ne manquent jamais de visiter les Musées à plus forte raison celles qui ne le sont pas ont tout à gagner dans une visite de ce genre, où, sans se fatiguer, on apprend en se récréant. A ceux-là je recommande d'étudier le département des oiseaux du pays, la plupart d'entre nous, il faut l'avouer, nous ignorons souvent le nom réel des oiseaux les plus communs, par exemple on appelle le *martin-pêcheur*, le *mongeur de poissons*, et ainsi de suite. A part des oiseaux il y a beaucoup d'autres choses qui peuvent vous intéresser. Le prix d'entrée n'est que de 15 cts.

La Chrysomèle de la Pomme de Terre chez nous ! Que faire ?

La Doryphore à 10 lignes (*Doryphora 10 lineata*, Say, ou Chrysomèle de la pomme de terre, qui, dès l'année dernière, se montra dans le voisinage de Toronto, vient d'être capturé à St. Hyacinthe même, (1) et se montre déjà en quantité dans les champs de pommes de terre aux environs d'Ottawa. Comme il est tout probable que ce ne sont là que les avant-coureurs de l'innombrable armée qui va bientôt envahir notre province, les lecteurs de la *Revue* aimeront sans-doute à connaître son histoire et à être renseignés sur la manière de combattre ce redoutable ennemi.

Mais avant d'entrer dans plus de détails, faisons brièvement connaître ce que c'est que l'insecte et le genre de vie propre à la classe des êtres dans laquelle il se range.

Les insectes sont ces petits êtres à six pattes, qui ont tous l'abdomen divisé en segments ou sections s'emboîtant les uns dans les autres, et qui subissent des métamorphoses ou changements de forme avant de se montrer tels qu'ils sont à l'état parfait.

Leur nom d'insecte leur vient du latin *insectum*, qui veut dire divisé, par allusion aux divisions ou sections de leur abdomen.

Tous les insectes, pour parcourir le cercle de leur existence, passent par quatre états ou formes différentes, savoir : l'œuf, la larve, la nymphe ou chrysalide, et l'état ailé et parfait. C'est ce qu'on nomme leurs métamorphoses.

L'œuf est déposé sur la plante ou dans l'endroit où l'être auquel il doit donner naissance trouvera la nourriture qui lui convient.

La larve est le ver ou chenille qui éclot de l'œuf. Cette larve se nourrit de feuilles, fruits, chairs, etc., suivant

(1) Le seul individu femelle pris vivant.

son espèce, et subit de quatre à cinq mues, à la suite de chacune elle augmente considérablement sa taille.

Parvenue à maturité après un temps plus ou moins long, variant suivant les espèces de quelques jours à plusieurs mois, la larve se transforme en nymphe, c'est-à-dire qu'elle assume une nouvelle forme, différente, et de l'état de ver qu'elle montrait auparavant, et différente aussi de l'état ailé dans lequel elle va passer. On donne aux nymphes des papillons le nom de chrysalides. La plupart des nymphes sont incapables de se mouvoir et ne prennent aucune nourriture. C'est une nouvelle espèce d'œuf dans lequel la larve subit une sorte d'incubation pour éclore à l'état parfait.

L'état ailé ou parfait est celui où nous voyons les insectes munis de leurs ailes et de tous leurs membres prendre leurs ébats dans les airs: mouches, papillons, guêpes, demoiselles, etc.

Rendons plus saisissables les définitions ci-dessus, en appelant les illustrations à concourir à leur intelligence. Prenons d'abord pour exemple notre Polyphème (*Attacus Polyphemus*), Linné, l'un de nos remarquables Bombyx à soie.

Les œufs qui ne sont pas représentés ici sont de forme oblongue, presque cylindrique, et de la grosseur de grosses têtes d'épingles. Ils sont déposés au nombre de 200 à 300 sur des feuilles de coudrier, pruniers, pommiers, etc., etc. Après quelques jours, il en éclore de petites larves ou chenilles qui, après leur quatrième mue, ont la taille et la forme de celle représentée dans la figure 1. Ce sont de magnifiques chenilles d'un beau vert transparent, avec sept lignes obliques de chaque côté, et des tubercules portant quelques poils oranges avec une tache d'argent au milieu.

Cette chenille, comme celle de tous les papillons nocturnes ou crépusculaires, ne se chrysalide pas à découvert, mais se file dans un cocon de soie pour s'y transformer à l'intérieur; la fig. 2 représente ce cocon renfermé à demi dans une feuille.

La fig. 3 nous montre la nymphe retirée du cocon. Comme on le voit, ce n'est plus la chenille d'auparavant, mais ce n'est pas encore non plus le papillon qu'elle va produire.

Enfin, la fig. 4 représente l'insecte parfait ou ailé qui déposera les œufs sur les plantes pour continuer la rotation. Ce papillon est d'un jaune foncé, plus ou moins ombragé de brun avec une bande grise au bord des ailes et des taches transparentes en forme d'oreilles sur chacune d'elles. Il mesure souvent jusqu'à cinq pouces d'envergure.

Telle est la vie, la série d'évolutions commune à tous les insectes.

Mais tous les insectes que nous voyons à l'état ailé, mouches, guêpes, bourdons, etc., passent-ils ainsi par l'état de larve? commencent-ils leur existence par n'être que des vers?

Tous, sans exception, passent à l'état de larve; cependant un certain nombre, comme les hémiptères, (punaises), les orthoptères (sauterelles), et une partie des névroptères (demoiselles), ne prennent pas la forme de vers et ne subissent que des métamorphoses incomplètes. C'est à-dire que chez ces derniers la larve, au sortir de l'œuf, a à peu près la même forme que l'insecte parfait, sauf toutefois une taille plus petite et les ailes qui leur manquent toujours. Mais tous les autres, dits à métamorphoses complètes, passent par les différents états que nous avons notés, savoir: œuf, larve (ver ou chenille), nymphe (ou chrysalide, ou dans un cocon), et insecte parfait à l'état ailé. Ainsi, la mouche de nos maisons dépose ses œufs sur le fumier des chemins (celui du cheval particulièrement), il en éclore des petits vers blanchâtres qui se nourrissent de la substance même du fumier, ceux-ci se transforment ensuite en nymphes dans un petit cocon, et la mouche sort de ce petit cocon à l'état ailé. Et il en est ainsi pour tous les autres.

Observons en passant que les insectes à métamorphoses complètes, comme mouches, papillons, barbeaux, ne profitent, c'est-à-dire, n'augmentent leur taille qu'à l'état de larves, et que lorsqu'ils sortent de la chrysalide ou du cocon avec leurs ailes, ils ont leur taille complète qui n'augmente plus après. Ainsi, cette multitude de mouches, petits barbeaux de toute taille que vous rencontrez, ne sont pas des jeunes de leur espèce qui doivent prendre de l'accroissement, mais bien des espèces différentes, étant de fait adultes par cela même qu'ils ont des ailes.

Mais revenons à notre doryphore ou chrysomèle de la pomme de terre.

La fig. 5 nous la montre de grandeur naturelle, à ses différents états, à l'œuvre sur une feuille de pomme de terre. On voit en *a* les œufs attachés à une nervure de la feuille à son revers; *c* nous montre une larve dévorant une portion de feuille. C'est bien un ver, mais il a toujours l'abdomen renflé, tel que nous le représente la figure, et comme toutes les larves des coléoptères ou barbeaux, il porte six petites pattes à sa partie antérieure.

La nymphe qui diffère peu de la larve n'est pas représentée dans cette figure.

On voit en *d* et en *e* l'insecte parfait, le premier de profil et le dernier de front ou par-dessus. *b* nous montre une de ses pattes grossie pour mieux faire distinguer sa forme.

L'insecte, comme on le voit, appartient à l'ordre des coléoptères ou des barbeaux; c'est à-dire qu'il a quatre ailes dont les deux supérieures sont dures, cornées et impropres au vol, elles ne servent que d'étais pour recouvrir les véritables ailes qui se cachent sous elles en se repliant.

Comme on le voit dans la figure, l'insecte à l'état parfait est de forme assez compacte, et comme chez tous les coléoptères, ses téguments sont très-consistants. Sa couleur est un rougeâtre sale ou jaunâtre, avec bandes noires sur chaque élytre, et des taches noires de différentes formes sur la tête et le prothorax. Chaque bande noire des élytres est comme bordée de chaque côté de points enfoncés, et les troisième et quatrième, en commençant à compter de l'extérieur, sont réunies par le bas.

Le Montagne Rochéuses sont la patrie de cet insecte. Ils vivent là sur une plante indigène à ces contrées, le *solanum rostratum*, qui, comme la pomme de terre, appartient à la famille des solanées. Bien que connu depuis un demi-siècle, il n'avait encore attiré l'attention que des entomologistes, lorsqu'il y a une quinzaine d'années, la civilisation est allée le chercher dans sa retraite pour l'introduire dans nos cultures; et dès lors il se développa si promptement et si prodigieusement, qu'en plusieurs endroits on a été forcé d'abandonner complètement la culture de la pomme de terre.

Une fois sorti de sa retraite, il prit de suite sa marche vers l'Est, et l'a constamment suivie, s'avancant de 150 à 200 milles chaque année. En 1859, on constatait sa présence dans le Nébraska, à une centaine de milles à l'Ouest d'Omaha. En 1861, allant toujours d'un champ de pommes de terre à un autre, il envahissait l'Iowa. En 1864, il traversait le Mississipi et se répandait dans l'Illinois, par au moins cinq endroits différents. En 1867, il traversait la frontière Est de l'Illinois et se répandait dans l'Ouest de l'Indiana et le coin Sud-Ouest du Michigan. En 1870, on signalait sa présence dans la Pennsylvanie et à Windsor, dans Ontario. L'année dernière, on le trouvait dans le voisinage de Toronto, et cette année même il est en quantité à Ottawa, et on vient d'en capturer un individu à St. Hyacinthe même.

Une fois introduite dans nos cultures, cette chrysomèle semble avoir fait de la pomme de terre sa nourriture exclusive. C'est certainement le plus redoutable ennemi qu'ait encore rencontré la plante aux pommes d'or, comme l'appelaient Parmentier. Nous l'avons vu à l'œuvre dans l'Illinois, en 1870. Non-seulement le limbe de la feuille disparaît sous les mâchoires de la larve, mais encore les

nervures, les pétioles et souvent même la tige entière est rongée, déchiquetée, anéantie. Aussitôt la larve sortie de l'œuf, elle commence par se ronger un trou dans la feuille même, et l'agrandissant tous les jours, elle finit bientôt par tout dévorer. Et elles sont d'ordinaire en telle quantité, que souvent on peut les prendre par poignées sur le même pied.

Ce n'est à proprement parler qu'à l'état de larve que l'insecte est dommageable, mais comme il y a plusieurs générations dans la même saison, et que les éclosions n'arrivent pas toutes à la même époque, du printemps à l'automne, on voit de ces larves sur la plante, tant qu'il reste une partie assez tendre pour être dévorée. A l'automne, les larves qui n'ont pas encore subi leur métamorphose s'enfouissent en terre pour y passer l'hiver, et dès les premiers jours du printemps elles se trouvent prêtes pour attaquer la plante au moment même qu'elle se montre hors de terre. La destruction est parfois si complète, qu'en plus d'un endroit dans l'Ouest on a renoncé totalement à la culture du précieux tubercule.

Maintenant que l'ennemi est rendu chez nous, que faire ?

Comme la péninsule entre les lacs Huron et Érié n'est pas très-étendue, nous suggérons, en 1870, de mettre des gardes à cette frontière, c'est-à-dire d'engager les habitants de ces quartiers, au moyen de primes, à faire la chasse aux premiers insectes qui tenteront de passer dans Ontario; mais rien de tel n'a été fait. Cependant nous pensons que c'est encore là le moyen le plus efficace de se mettre à l'abri du fléau, nous voulons dire la chasse à l'insecte même dès son apparition. Il n'y a pas de doute que si les municipalités sacrifiaient quelques centaines de piastres à être offertes en primes pour ces insectes, ou ne parvint à arrêter leur diffusion, ou du moins à restreindre tellement leur nombre, que les dommages causés pourraient être supportables. Mais en l'absence de l'autorité municipale, il faut que chaque cultivateur se constitue lui-même le gardien de son propre champ. Rien de plus efficace que cette chasse, surtout dans les commencements de l'apparition des insectes, et elle n'est pas si difficile qu'on se le figure généralement. Que des enfants fasse la ronde du champ de patates, tout les deux ou trois jours, recueillant ou écrasant toutes les chrysomèles qu'ils pourront rencontrer, et certainement les dégâts ne seront pas appréciables. Mais si vous laissez l'ennemi sans contrôle, quand il ne se comptera plus que par milliers et par millions, ce ne sera plus le temps de prévenir ses attaques, il ne vous restera plus qu'à travailler à atténuer les dommages autant que possible, et le succès ne pourra être que fort défectueux.

Le remède que l'on a employé partout dans l'Ouest est le vert de Paris. Cette poudre se répand sur les feuilles après une pluie ou une forte rosée pour qu'elle y adhère. Comme cette poudre est un arsénite de cuivre, et par conséquent un poison des plus violents, elle exige des précautions dans ses manipulations. La respiration de la poussière pourrait avoir les plus sérieuses conséquences. On la renferme dans une petite boîte de ferblanc percée de trous qu'on fixe au bout d'un bâton de quelques pieds de longueur, puis se tenant au dessus du vent, on la secoue sur les plantes. On mêle la poudre à 6, 10 ou 12 parties de sable, de cendre ou de farine, parce que pure elle pourrait faire périr la plante avec le parasite. Du reste, nul crainte pour les tubercules, car les plantes ne puisent dans le sol, quelque soit sa composition, que les sucs qui leur conviennent.

On a fait un tel usage de vert de Paris dans l'Ouest, qu'une seule ville, Lacrosse dans le Wisconsin, en a vendu 4200 livres en une seule année. Et cependant les résultats ont été encore fort peu appréciables. Car de nouvelles éclosions d'insectes se montrent tous les jours, et chaque pluie venant laver les plantes, le saupoudrage est souvent à recommencer. Il est certain que la chasse aux insectes mêmes, qui peut fort bien se faire au moyen des enfants, est beaucoup plus efficace.

Comme chaque insecte a lui-même ses ennemis, pour mettre des bornes à sa trop grande multiplication, on a re-

marqué que dans ces dernières années la Doryphore s'était montrée un peu moins nombreuse, et qu'en plusieurs endroits, même sans lui faire la guerre, on avait pu obtenir des demi-récoltes de pommes de terre. Espérons que la vigueur de nos hivers, jointe à la courte durée de notre belle saison, et surtout la vigilance des cultivateurs à chasser l'insecte dès qu'il se montrera, nous permettront de nous soustraire à ce fléau, qui est un des plus redoutables auxquels ait été soumise l'agriculture.

L'ABBÉ PROVANCHER.

N. B.—Au moment de mettre sous presse les vignettes auxquelles réfère l'article ci-dessus n'étaient pas encore prêtes. Elles seront publiées dans le prochain numéro.

Membres du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

Pour l'information de nos lecteurs, nous donnons ci-dessous les noms et résidences des membres de la Chambre d'Agriculture de notre province; de plus, nous y insérons les noms des Sociétés d'Agriculture, de leurs Présidents, Vice-Présidents et Secrétaires, ainsi que les chefs-lieux:

Président,	M. J. M. Browning, Montréal.
Vice-Président,	M. L. H. Massue, Varennes.
Hon. Chs. de Boucherville.	} (<i>ex-officio</i>) Boucherville.
" P. Garneau.....	} Québec.
" J. O. Beaubien.....	Montmagny.
" J. J. Ross.....	St-Anne de la Pérade.
" D. E. Price.....	Québec.
" M. H. Cochrane.....	Compton.
MM. A. Sommerville.....	LaGatine.
" J. Gaudet, M. P.....	Genilly.
" P. B. Benoit.....	St-Hubert.
" L. Beaubien, M. P. P.....	Montréal.
" J. E. Deblois.....	Québec.
" L. Lévêque.....	D'Aillebout.
" A. Marsan.....	L'Assomption.
" Rév. F. Pilote.....	St-Augustin.
" Rév. S. Tassé.....	St-Scholastique.
" S. N. Blackwood.....	West Shefford.
" A. Casavant.....	St-Dominique.
" J. N. E. Faribault.....	L'Assomption.
" L. N. Gauvreau.....	Isle Verte.

M. J. Leclère, Secrétaire-Trésorier, Montréal.
Bureaux, 65, rue St-Gabriel, Montréal.

Un nouveau Ciment.

Un chimiste français a réussi à préparer un composé minéral, une espèce de pâte, qu'on dit supérieur au ciment hydraulique pour lier la pierre et résister à l'action de l'eau. Ce composé devient aussi dur que la pierre, ne se détériore pas par son exposition à l'air, et est à l'épreuve de l'action des acides. Voici sa composition: 19 livres de soufre avec 42 livres de poterie et de verre réduits en poudre. Ce mélange est soumis à une douce chaleur qui permet au soufre de fondre, et toute la masse alors est bien brassée jusqu'à ce qu'elle devienne tout-à-fait homogène; on la verse ensuite dans des moules et on la laisse refroidir. Cette composition fond à une température de 300 degrés Fahrenheit et peut être employée de nouveau sans rien perdre de ses qualités; toutes les fois qu'on veut changer la forme d'un appareil, on la fait fondre à une chaleur lente, et on opère comme avec l'asphalte. A 276 degrés elle devient aussi dure que la pierre et peut encore conserver sa solidité dans l'eau bouillante.

Cultivateurs de la Province de Québec !

Abonnez-vous tous à la REVUE AGRICOLE

ELLE EST PUBLIÉE DANS VOS INTÉRÊTS IMMÉDIATS.

La Rédaction est faite au point de vue de notre pays et de notre climat. Chaque écrit est pratique et original, rien ne sera publié qui ne soit utile au plus grand nombre.

La "Revue Agricole" est l'organe du Cultivateur qui n'a qu'une ou deux terres sans cesser d'être utile aux grands propriétaires. Jusqu'ici on n'a eu guère de publications adaptées à nos moyens et à notre manière de vivre et de cultiver; nous avons de bons journaux agricoles étrangers adaptés aux grandes cultures, aux agronomes et à ceux qui avaient des moyens suffisants de faire de l'agriculture en amateurs et récolter un minot de blé valant neuf francs et coûtant deux piastres. Au contraire nous voulons faire tous nos efforts pour aider la grande majorité des cultivateurs à tirer le meilleur parti possible de leurs terres avec les moyens à leur disposition.

Envoyez à l'adresse de la "Revue Agricole", St-Hyacinthe, P. Q., une piastre (\$1.00) par lettre enregistrée, et vous recevrez le journal franc de port pour un an.

MONTREZ CE NUMERO A VOS AMIS, c'est un faible échantillon de ce que nous pourrions vous offrir si tous les Cultivateurs s'abonnaient à la "Revue".

M. A. KEROACK
Editeur de la "Revue Agricole"
LIBRAIRE

Coin des rues Ste-Anne et Cascades
Livres, Papeteries, Articles religieux, Tapisseries, Livres d'écoles, Fournitures de Bureau et d'Écoles, Lithographies, Gravures, Chromos, Etc., etc., etc.

De plus, une collection d'Ouvrages Agricoles des plus utiles.

On se charge de toute commission en ce genre.

TOUJOURS EN MAINS

Manuel d'Agriculture du Dr. Larue. Ouvrage obligatoire pour les écoles Élémentaires. Cartonné 10 centins. Par la poste, 11 centins.

Le Verger, le Potager, le Parterre, par l'Abbé Provencher. Broché, avec illustrations \$1. Par la poste \$1.05.

C'est l'ouvrage le plus complet et le plus convenable pour notre climat. C'est un guide sur la plantation des arbres fruitiers, des fleurs et légumes.

A VENDRE



UN MAGNIFIQUE
Etalon Percheron-Canadien
DE 3 ANS

ce printemps sous poil gris fer.

Ce Cheval est très-fort, très-robuste et a un train de route tout-à-fait remarquable pour un animal de son poids. Le prix est de \$400. Conditions faciles de paiement à toute société d'agriculture qui serait disposée à l'acheter.

ED. A. BERNARD.

Verannes, 23 Mai 1875.

AVIS IMPORTANT.

H. AUDRAIN, Chirurgien-Vétérinaire

DE L'ÉCOLE

IMPERIALE de GRAND-JOUAN
FRANCE.

Il traitera toutes les maladies de l'organisme chez les Animaux domestiques: Chevaux, Bœufs, Vaches, Moutons, Porcs, Outils, etc.

Bureau temporaire de consultation et de traitement à St-Dominique, près de l'église. Prix modérés.

H. AUDRAIN.
Chirurgien - Vétérinaire.

Comté de Bagot.

Pépinière de St-Roch des Aulnais.

M. DUPUIS
PEPINIERISTE.

Toujours en mains: Pommiers, Pruniers, Cerisiers, Groseilliers, Hêtres, Framboisiers, Gadeliers, etc., etc.

Emballés avec soin et expédiés sans danger dans toutes les parties du pays.

P.S.—On envoie gratis le Catalogue à tous ceux qui en font la demande par Carte poste.

"LE NATURALISTE CANADIEN"

\$2 PAR ANNÉE

paraît le 15 de chaque mois par livraison de 32 pages, in-4to.

En faveur des Maisons d'Éducation et des Instituteurs, l'abonnement est réduit à \$1.50.

Pour les États-Unis \$2.00 en or ou \$2.25 (en greenbacks).

Pour la correspondance, remises, réclamations, etc., adresser au Rédacteur, Cap-Rouge, Québec.

"LA REVUE AGRICOLE"

Nous avons résolu dans le principe d'établir dans tous les comtés des agents pour notre journal. Mais vu le nouveau système postal, nous mettons un prix uniforme pour les abonnements, \$1.00. Avec un prix aussi réduit il nous a fallu simplifier l'administration le plus qu'il était possible.

MANIÈRE DE S'ABONNER.

Ceux qui ne sont pas de St-Hyacinthe ou qui n'ont pas l'occasion d'y venir pourront envoyer leur abonnement par lettre enregistrée, adressée comme suit:

A L'ÉDITEUR DE "LA REVUE AGRICOLE"
St-Hyacinthe, P. Q.

Mettez une piastre, ce qui est facile, le port de la lettre coûte trois centins, l'enregistrement deux centins, ainsi sans intermédiaire ni délai votre abonnement est certain. Par le retour de la malle vous recevez franc de port un reçu.

Ceux qui recevront ce numéro et qui après l'avoir examiné, ne désireront point s'abonner, voudront bien le retourner de suite.

Nous comptons sur la classe agricole pour repandre notre journal qui leur est entièrement consacré.

TARIF DES ANNONCES.

1re insertion 10 cts. par ligne. Chaque insertion subséquente 5 cts. par ligne. Carte d'affaire n'excedant pas 5 lignes, \$2.50.

On ne prend pas d'annonces à moins de 50 cts. première insertion et 25 cts. pour les insertions subséquentes.

De plus, nous refusons les annonces de charlatans, d'entreprises resquées, de loteries équivoques, etc., etc.

N.B.—Les annonces comme l'abonnement, sont toujours payables d'avance.